NEIL GAIMAN

CORALINE

Wiz

Albin Michel

Neil Gaiman
Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Hélène Collon

CORALINE

Wiz
Albin Michel

Titre original :
CORALINE
(Première publication : HarperCollins Publishers, New York, 2002)
© Neil Gaiman, 2002
Illustration de couverture : Benjamin Lacombe
Tous droits réservés, y compris droits de reproduction totale ou partielle, sous toutes ses formes.

Pour la traduction française :
© Éditions Albin Michel, 2003, 2019

ISBN : 978-2-226-43203-2

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

Du même auteur chez :

L’Étrange Vie de Nobody Owens
Odd et les Géants de glace

J’ai commencé ce livre pour Holly
Je l’ai fini pour Maddy

Si les contes de fées sont plus vrais que vrais, ce n’est pas parce qu’ils disent que les dragons existent, mais parce qu’ils disent que les dragons peuvent être vaincus.

G. K. Chesterton

CORALINE découvrit la porte peu après avoir emménagé dans la maison.

C’était une très vieille maison, avec un grenier sous le toit, une cave en sous-sol et un jardin à l’abandon plein d’arbres très grands et très vieux.

Les parents de Coraline n’étaient pas propriétaires de toute la maison – elle était trop grande pour ça. Ils n’en possédaient qu’une partie.

D’autres gens habitaient là aussi.

Au rez-de-chaussée, c’est-à-dire en dessous de chez Coraline, il y avait les demoiselles Spink et Forcible. Vieilles, toutes rondes, elles partageaient leur appartement avec un certain nombre de terriers blancs affublés de noms de personnes tels que Hamish, André ou Jock. Autrefois elles avaient été actrices, Mlle Spink l’avait raconté à Coraline le jour où elles avaient fait connaissance.

« Vois-tu, Caroline, lui dit-elle en se trompant d'emblée sur son prénom, de notre temps, Mlle Forcible et moi étions des comédiennes célèbres. Crois-moi, mon petit, les feux de la rampe, ça nous connaît. Ah non ! Il ne faut pas donner de cake à Hamish, sinon il sera malade toute la nuit.

– Je m'appelle *Cora*line. Pas Caroline, *Cora*line », précisa Coraline.

Ensuite, au-dessus de chez elle, il y avait un vieux toqué à grosse moustache qui prétendait posséder un cirque de souris savantes mais ne le montrait jamais.

« Un jour, petite Caroline, quand mes souris seront prêtes, le monde entier découvrira les merveilles dont elles sont capables. Tu veux savoir pourquoi on ne peut pas les voir pour l'instant. C'est bien ce que tu m'as demandé, n'est-ce pas ?

– Non, répondit tranquillement Coraline. Je vous ai demandé de ne pas m'appeler Caroline. Mon nom, c'est Coraline.

– Eh bien, si on ne peut pas encore voir mes souris savantes, poursuivit le voisin du dessus, c'est parce qu'elles ne sont pas prêtes – elles n'ont pas assez répété. En plus, elles ne veulent pas chanter les chansons que je leur ai écrites. J'en ai composé spécialement pour elles, qui font toutes "oumpapa-oumpapa". Mais les souris blanches ne veulent que faire "tralala-tralalère", tu vois le genre. Je vais leur donner un autre type de fromage, pour voir. »

Coraline ne croyait pas vraiment à l'existence de ces souris de cirque. À son avis, le vieux bonhomme avait tout inventé.

Le lendemain de son installation, Coraline partit explorer son nouvel univers.

Elle commença par le jardin. C'était un grand jardin. Tout au fond on avait aménagé un vieux court de tennis, mais dans la maison, personne ne jouait ; le grillage était plein de trous et le filet tout pourri. Il y avait aussi une roseraie en friche dont les buissons rabougris étaient couverts de chiures de mouches, un jardin de rocaille où on ne trouvait… que de la

rocaille, et pour finir, un cercle magique de champignons vénéneux tout visqueux, qui puaient si on marchait dessus sans faire exprès.

Il y avait aussi un puits. Le jour où Coraline était arrivée, les demoiselles Spink et Forcible avaient bien insisté sur le fait qu'il était dangereux, en lui recommandant de ne pas s'en approcher. Coraline était donc partie à sa recherche, pour le repérer et, justement, éviter de s'en approcher.

Elle le localisa le troisième jour, dans un champ retourné à l'état sauvage, à côté du court de tennis, derrière un bouquet d'arbres : la margelle en briques presque au ras du sol disparaissait dans les hautes herbes. On avait bouché le puits avec des planches pour que les gens ne tombent pas dedans. Une des planches comportait un trou à la place d'un nœud dans le bois, et Coraline passa tout l'après-midi à y introduire des cailloux ou des glands en comptant jusqu'à ce qu'elle les entende faire *plop* lorsqu'ils tombaient dans l'eau, tout en bas.

Dans ses explorations, elle se mit aussi en quête d'animaux. Elle trouva un hérisson, une mue de serpent (mais pas le serpent qui allait avec), un caillou qui ressemblait à s'y méprendre à une grenouille et un crapaud qui ressemblait à s'y méprendre à un caillou.

Il y avait aussi un chat noir à l'air hautain qui se perchait sur les murets ou les souches pour l'observer, mais s'esquivait dès qu'elle voulait jouer avec lui.

Voilà comment elle passa ses quinze premiers jours dans la nouvelle maison : elle explora le jardin et le reste de la propriété.

Sa mère l'obligeait à rentrer déjeuner et dîner, et Coraline devait faire attention à bien se couvrir avant de sortir parce que cette année-là, l'été était particulièrement frais. Mais cela ne l'empêchait pas d'explorer, jour après jour, jusqu'au matin où il se mit à pleuvoir et où elle dut rester à la maison.

« Qu'est-ce que je pourrais faire ? demanda Coraline.

– Lis un livre, lui suggéra sa mère. Regarde une cassette. Joue avec tes jouets. Va embêter les demoiselles Spink et Forcible, ou le vieux toqué du dessus.

– Non, répondit Coraline. Ça ne me dit rien. Je préfère explorer.

– En ce qui me concerne, tu peux faire ce que tu veux du moment que tu ne salis rien. »

Coraline alla à la fenêtre et regarda tomber la pluie. Quand il pleuvait un peu, on pouvait encore sortir mais quand il pleuvait comme ça, pas question de mettre le nez dehors. Ça se précipitait depuis le ciel en projetant des éclaboussures là où ça tombait. C'était du sérieux, comme si la pluie avait une mission à remplir et que cette mission consistait à transformer le jardin en une vaste soupe boueuse.

Les cassettes vidéo, Coraline les avait déjà toutes regardées. Ses jouets ne l'amusaient plus non plus ; quant à ses livres, elle les connaissait par cœur.

Elle alluma la télévision. Elle essaya toutes les chaînes les unes après les autres, mais il n'y avait que des messieurs en complet-veston qui parlaient de la Bourse, ou alors, des débats. Elle finit quand même par trouver quelque chose à regarder : la fin d'un documentaire sur un phénomène appelé « coloration protectrice ». Des animaux de toutes sortes, oiseaux, insectes, se déguisaient en feuilles, en brindilles ou en d'autres animaux pour se protéger du danger. Coraline trouva ça très intéressant ; malheureusement l'émission céda bientôt la place à un reportage sur une fabrique de gâteaux.

Il était temps qu'elle aille voir son père.

Ses deux parents travaillaient ; ils faisaient des trucs sur des ordinateurs et étaient très souvent à la maison, où ils avaient chacun leur bureau.

« Salut Coraline, dit-il sans se retourner en l'entendant entrer dans la pièce.

– Ouais, salut. Dis donc, il pleut.

– Ça oui ! Qu’est-ce qui tombe !

– Faut pas exagérer, répliqua Coraline. Il pleut, c’est tout. Je peux aller jouer dehors ?

– Que dit ta mère ?

– “Tu ne vas pas sortir par un temps pareil, Coraline Jones.”

– Dans ce cas, ma réponse est non.

– Mais je voudrais continuer à explorer, moi !

– Eh bien, explore l’appartement, lui proposa son père. Tiens, voilà de quoi écrire. Compte les portes et les fenêtres. Dresse la liste de tout ce que tu trouveras de bleu. Monte une expédition pour partir à la découverte du ballon d’eau chaude. Et laisse-moi travailler tranquille.

– Je peux aller dans le grand salon ? »

C’était là que les Jones entreposaient les meubles coûteux (et inconfortables) que la grand-mère de Coraline leur avait légués à sa mort. Coraline n’avait pas le droit d’y entrer. Personne n’y allait jamais. La pièce était réservée aux jolies choses.

« Si tu ne mets pas la pagaille et si tu ne touches à rien. »

Coraline réfléchit, puis prit le papier et le stylo que lui offrait son père et se mit en devoir d’explorer l’appartement.

Elle découvrit le ballon d’eau chaude (dans un placard de la cuisine).

Elle compta toutes les choses bleues (153).

Elle compta les fenêtres (21).

Elle compta les portes (14).

Parmi celles-ci, on ne pouvait en ouvrir que treize. La quatorzième – une grande porte en bois sombre tout sculpté, dans un coin au fond du grand salon – était fermée à clef.

Elle alla demander à sa mère : « Où est-ce qu’elle mène, cette porte-là ?

– Nulle part, ma chérie.

– Il faut bien qu’elle mène quelque part. »

Sa mère secoua la tête. « Regarde. »

Elle décrocha un trousseau de clefs suspendu à un clou tout en haut de la porte de la cuisine. Elle les examina attentivement, l'une après l'autre, puis retint la plus ancienne, la plus grosse, la plus noire et la plus rouillée. Toutes deux allèrent dans le grand salon, et la mère de Coraline introduisit la clef dans la serrure.

La porte s'ouvrit.

Sa mère avait raison, la porte ne menait nulle part. Derrière, il n'y avait qu'un mur de briques.

« Avant que la maison ne soit divisée en appartements, expliqua sa mère, cette porte servait. Mais quand on a fait les travaux, on l'a condamnée. Derrière, de l'autre côté de la maison il y a l'appartement inoccupé, – celui qui est toujours à vendre. »

Elle referma le battant et alla raccrocher le trousseau tout là-haut, sur le chambranle de la porte de la cuisine.

« Tu n'as pas refermé à clef, observa Coraline.

– Pour quoi faire ? répondit sa mère en haussant les épaules. Puisqu'elle ne mène nulle part. »

Coraline ne dit rien.

Dehors il faisait presque nuit, et la pluie tombait toujours. Elle crépitait sur les carreaux et entourait d'un halo brouillé les phares des voitures dans la rue.

Le père de Coraline s'arrêta de travailler et prépara à dîner.

Écœurée, Coraline protesta : « Papa ! Tu as encore fait une *recette* !

– C'est du ragoût poireaux-pommes de terre à l'estragon et au gruyère fondu », reconnut-il.

Coraline soupira. Elle alla se chercher dans le freezer des frites et une mini-pizza à réchauffer au micro-ondes.

« Tu sais bien, pourtant, que je n'aime pas les recettes », dit-elle à son père pendant que son dîner tournait inlassablement dans le four et que les

petits chiffres rouges s’égrenaient en se rapprochant du zéro.

« Si tu goûtais, ça te plairait peut-être », intervint-il. Mais elle se contenta de secouer la tête.

Ce soir-là, elle resta éveillée longtemps dans son lit. La pluie avait cessé. Tout à coup, au moment où elle allait s’endormir, elle entendit un bruit – *t-t-t-t-t-t*. Elle se redressa en position assise.

Et là, un autre bruit – *criiiii*…

… *aaaac*.

Coraline alla regarder dans le couloir, mais ne vit rien d’inhabituel. Elle s’avança. De la chambre de ses parents lui parvint un ronflement grave – son père – et, de temps en temps, un chuchotis ensommeillé – sa mère.

Coraline se demanda si elle avait rêvé.

Là-dessus, quelque chose bougea.

Ce n’était guère qu’une ombre, et ça détalait à toute allure dans le couloir obscur, comme une petite tache de nuit.

Elle espérait que ce n’était pas une araignée. Les araignées mettaient Coraline très mal à l’aise.

La silhouette noire entra dans le grand salon. Coraline lui emboîta le pas, non sans inquiétude.

La pièce était plongée dans le noir. L’unique source de lumière provenait du couloir, et debout dans l’embrasure de la porte, Coraline projeta sur le tapis une grande ombre toute déformée ; brusquement, elle avait des allures de géante filiforme.

Alors que Coraline se demandait si elle devait allumer le plafonnier, la chose noire sortit lentement de sous le canapé. Elle marqua une pause, puis fila silencieusement vers l’angle opposé de la pièce.

Où il n’y avait pas de meubles.

Coraline alluma la lumière.

Rien. Rien que la vieille porte qui donnait sur le mur de briques.

Coraline était sûre que sa mère l’avait refermée. Pourtant, elle était entrouverte. À peine entrebâillée. Elle s’approcha. Mais il n’y avait que le mur en briques rouges.

Coraline referma la vieille porte en bois, éteignit la lumière et retourna se coucher.

Elle rêva de silhouettes noires qui se déplaçaient furtivement en évitant les coins éclairés, pour aller toutes se rassembler sous la lune. De petites choses noires pourvues d’yeux rouges et de dents jaunes très pointues.

Dans son rêve, elles se mirent à chanter :

Petits on est, et des milliers
Des milliers, tout petits, ohé !
Avant vous on était là
Après vous on sera là

Ils avaient une voix chuintante et flûtée, avec des accents pleurnichards. Coraline en éprouva un profond malaise.

Ensuite elle rêva de quelques spots publicitaires, et après cela, elle ne rêva plus du tout.

LE LENDEMAIN il ne pleuvait plus, mais un épais brouillard blanc s’était déposé sur la maison.

« Je vais faire un tour, annonça Coraline.

– Ne t’éloigne pas trop, lui dit sa mère. Et habille-toi chaudement. »

Coraline enfila son manteau bleu à capuche, noua son écharpe rouge autour de son cou et chaussa ses bottes en caoutchouc jaunes.

Puis elle sortit.

Mlle Spink promenait ses chiens. « Coucou, Caroline. Quel temps pourri !

– Oui.

– J’ai joué Portia, autrefois. Mlle Forcible parle toujours de la fois où elle a joué Ophélie, mais c’était moi, dans le rôle de Portia, que les gens venaient voir. Au temps où nous brûlions les planches. »

Tout engoncée dans ses pulls et ses cardigans, Mlle Spink paraissait plus petite et plus ronde que jamais. On aurait dit un gros œuf duveteux. Ses lunettes aux verres épais lui faisaient des yeux énormes.

« On me faisait porter des fleurs dans ma loge. C'est vrai, tu sais.

– Qui ça ? » s'enquit Coraline.

Mlle Spink regarda prudemment autour d'elle. Elle lança un coup d'œil par-dessus son épaule, puis un autre par-dessus son autre épaule, cherchant à percer la brume comme si quelqu'un l'écoutait.

« *Les hommes* », souffla-t-elle. Puis elle tira d'un petit coup sec sur la laisse de ses chiens pour les ramener à ses pieds, et repartit en se dandinant vers la maison.

Coraline poursuivit son chemin.

Elle avait presque fait le tour de la maison quand elle aperçut Mlle Forcible, devant la porte de l'appartement qu'elle partageait avec Mlle Spink.

« As-tu vu Mlle Spink, Caroline ? »

Coraline répondit que oui, que Mlle Spink promenait les chiens.

« J'espère qu'elle ne va pas s'égarer. Sinon, ça va lui faire revenir son zona, tu sais. Pour retrouver son chemin dans un brouillard pareil, il faut être un véritable explorateur.

– Moi, je suis une exploratrice, annonça Coraline.

– Mais bien sûr, mon petit. Surtout, fais bien attention à ne pas te perdre, hein ? »

Coraline s'enfonça dans les jardins nappés de brume grise, mais sans jamais perdre de vue la maison. Au bout d'une dizaine de minutes, elle revint à son point de départ.

Sa frange était toute molle et toute mouillée, et même sa figure était humide.

« Ohé, Caroline ! lança le vieux toqué d'en haut.

– Ah, bonjour. »

C’était à peine si elle le distinguait dans le brouillard.

Il s’engagea dans l’escalier extérieur qui passait devant la porte de chez Coraline. Il descendait avec une extrême lenteur. Coraline l’attendit en bas.

« Les souris n’aiment pas la brume, l’informa-t-il. Ça leur détend les moustaches.

– Moi non plus, je n’aime pas tellement ça », reconnut Coraline.

Le vieux bonhomme se pencha si près que le bas de sa moustache chatouilla l’oreille de Coraline. « Les souris m’ont chargé d’un message pour toi », fit-il tout bas.

Coraline ne sut que répondre.

« Le voici : “Il ne faut pas passer la porte.” Il fit une pause. Tu sais ce que ça veut dire, toi ?

– Non. »

Il haussa les épaules. « Les souris sont des bestioles bizarres. Elles comprennent tout de travers. Par exemple, elles se trompent tout le temps sur ton nom. Elles t’appellent Coraline. Et pas Caroline. Pas Caroline du tout. »

Il ramassa une bouteille de lait déposée au pied de l’escalier et remonta dans son appartement sous les combles.

Coraline rentra chez elle. Sa mère travaillait dans son bureau, où planait un parfum fleuri.

« Qu’est-ce que je pourrais faire ? demanda Coraline.

– C’est quand, la rentrée ? voulut savoir sa mère.

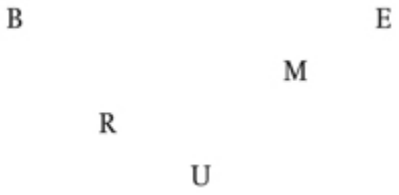
– La semaine prochaine.

– Hmm… Il va donc falloir que je t’achète des vêtements. Tu me le rappelleras, ma chérie, au cas où j’oublierais ? » Là-dessus elle se remit à taper des choses sur son ordinateur.

« Oui, mais qu’est-ce que je pourrais faire ? insista Coraline.

– Tiens, dessine. » Sa mère lui passa une feuille de papier et un stylo à bille.

Coraline s’efforça de dessiner la brume. Mais au bout de dix minutes elle n’avait toujours devant elle qu’une feuille de papier blanc avec, dans un coin, le mot



tracé en lettres un peu tremblées. Elle poussa un petit grognement et montra son œuvre à sa mère.

« Ah ! Très moderne, ma chérie. »

Coraline s’éclipsa dans le grand salon, où elle essaya d’ouvrir la vieille porte en bois. Mais elle était de nouveau fermée. Sa mère avait dû donner un tour de clef. Elle haussa les épaules.

Puis elle alla trouver son père.

Il tapait sur son clavier, tournant le dos à la porte. « Je ne veux pas te voir, lança-t-il gaiement au moment où elle franchissait le seuil.

– Mais je m’ennuie !

– Apprends à faire des claquettes », suggéra-t-il sans se retourner.

Coraline secoua la tête. « Pourquoi tu ne veux pas jouer avec moi ?

– Je suis occupé. J’ai du travail, ajouta-t-il. Il ne s’était toujours pas retourné. Et si tu allais embêter les demoiselles Spink et Forcible ? »

Coraline mit son manteau, rabattit la capuche sur sa tête et descendit sonner chez les demoiselles Spink et Forcible. Elle entendit leurs petits chiens se ruer dans le couloir en aboyant frénétiquement. Au bout d’un moment, Mlle Spink vint ouvrir.

« Ah, c’est toi, Caroline. Angus, Hamish, Bruce, couchés ! Couchés, mes chéris. Ce n’est que Caroline. Entre, ma chérie. Tu veux goûter ? »

Ça sentait l’encaustique et le chien.

« Oui, je veux bien », répondit Coraline. Mlle Spink la fit entrer dans une petite pièce poussiéreuse à laquelle elle donnait le nom de « boudoir ». Aux murs, il y avait des photos en noir et blanc représentant de jolies dames, ainsi que des programmes de théâtre encadrés. Dans un fauteuil, Mlle Forcible tricotait avec application.

Les demoiselles Spink et Forcible lui versèrent du thé dans une petite tasse en porcelaine rose posée sur une soucoupe, et lui donnèrent un gâteau sec pour aller avec.

Mlle Forcible regarda Mlle Spink, puis reprit son tricot et inspira profondément. « Bref, comme je te le disais, reconnais que je suis loin d’avoir un pied dans la tombe, April.

– Miriam, mon chou, nous ne sommes plus toutes jeunes, toi et moi.

– Madame Arcati dans *Jeux d’esprits*. La nourrice dans *Roméo et Juliette*. Lady Bracknell dans *L’importance d’être constant*. Que des rôles de composition. On ne peut pas forcer un comédien à prendre sa retraite.

– Miriam !… Qu’est-ce qu’on avait dit ? » protesta Mlle Spink.

Coraline commençait à croire qu’elles avaient oublié sa présence. Elle ne comprenait pas grand-chose à ce qu’elles racontaient ; sans doute s’agissait-il d’une ancienne dispute, confortable comme un vieux fauteuil, une de ces querelles où personne n’a jamais le dernier mot et qui peut durer éternellement, tant que les deux parties sont consentantes.

Elle but son thé à petites gorgées.

« Si tu veux, je lis dans tes feuilles, lui proposa tout à coup Mlle Spink.

– Euh… pardon ?

– Eh bien oui, les feuilles de ton thé. Pour te révéler ton avenir. »

Coraline lui passa sa tasse. Mlle Spink considéra d'un œil myope les feuilles noires qui en tapissaient le fond, puis fit la moue.

« Ma petite Caroline, commenta-t-elle au bout d'un moment, tu cours un terrible danger. »

Mlle Forcible eut un reniflement de mépris et posa son tricot. « Ne dis donc pas de sottises, April. Tu vas l'effrayer. Tes yeux ne sont plus ce qu'ils étaient, voilà tout. Allons, passe-moi cette tasse, mon petit. »

Coraline la lui donna. L'autre en considéra attentivement le fond, secoua la tête, puis reprit son examen détaillé.

« Aïe. Tu as raison, April. Cette petite est effectivement en danger.

– Ah, tu vois ! triompha Mlle Spink. J'ai toujours d'aussi bons yeux.

– En danger de quoi ? » voulut savoir Coraline.

Les demoiselles Spink et Forcible tournèrent vers elle un visage inexpressif. « Ça n'est pas précisé, répondit Mlle Spink. Les feuilles de thé ne sont pas très fiables dans ces cas-là. Enfin, pas vraiment. C'est bien pour les généralités, mais pas pour les cas particuliers.

– Mais alors, que faut-il que je fasse ? s'enquit Coraline, qui commençait à s'inquiéter.

– Ne porte pas de vert dans ta loge, conseilla Mlle Spink.

– Et ne prononce jamais le titre de la pièce écossaise », ajouta Mlle Forcible.

Coraline se demandait pourquoi les grandes personnes tenaient toujours des propos incompréhensibles. À qui croyaient-elles donc s'adresser ?

« Mais surtout, fais très, très attention », conclut Mlle Spink. Elle alla se poster devant la cheminée et ôta le couvercle d'un petit pot, d'où elle retira divers objets : un minuscule canard en porcelaine, un dé à coudre, une curieuse piécette en cuivre, deux trombones et un caillou troué.

Elle remit le caillou troué à Coraline.

« À quoi ça sert ? » demanda cette dernière.

Il était percé de part en part, en plein milieu. Elle se tourna vers la fenêtre et regarda par le trou.

« Il te sera peut-être utile, répondit Mlle Spink. Parfois, les cailloux percés ont du bon quand les choses tournent mal. »

Coraline remit son manteau, salua les demoiselles Spink et Forcible et les chiens, et s'en alla.

Dehors, la brume planait autour de la maison en donnant l'impression qu'on était devenu aveugle. Coraline s'avança sans hâte vers l'escalier qui menait chez elle, puis prit le temps de contempler les environs.

Avec cette brume, tout prenait des allures fantomatiques. *Alors comme ça, je suis en danger*… songea-t-elle. C'était drôlement excitant. Ça n'avait rien de négatif. Enfin, pas tellement.

Coraline monta les marches en serrant bien fort dans son poing son nouveau caillou.

LE LENDEMAIN, il y avait du soleil. Sa mère l’emmena à la ville acheter des vêtements pour l’école. Elles déposèrent le père de Coraline à la gare, car il avait des gens à voir à Londres.

Coraline agita la main pour lui dire au revoir.

Elles se rendirent dans un grand magasin.

Coraline repéra des gants vert fluo qui lui plaisaient beaucoup, mais sa mère ne voulut pas les lui acheter. Elle préféra prendre des chaussettes blanches, des culottes bleu marine, quatre chemisiers gris et une jupe gris foncé.

« Mais maman, à l’école, tout le monde a des chemisiers gris, et tout ce qui va avec. Par contre, personne n’a de gants vert fluo. Je serais peut-être la seule. »

Sa mère fit la sourde oreille. Elle parlait avec la vendeuse. Il était question de savoir quel genre de pull conviendrait le mieux à Coraline, et toutes deux étaient d'accord : la meilleure solution consistait à en acheter un ridiculement grand et qui pendouillait de partout, dans l'espoir qu'elle grandirait suffisamment pour qu'un jour, il soit à sa taille.

Coraline s'écarta pour aller contempler un rayon de bottes en plastique en forme de grenouilles, de canards et de lapins.

Puis elle revint.

« Coraline ? Ah, tu es là. Mais enfin, où étais-tu passée ?

– J'ai été enlevée par des extraterrestres. Ils ont débarqué de l'espace avec des désintégrateurs, mais je les ai eus en mettant une perruque et en riant avec un accent étranger, ce qui fait que j'ai pu m'enfuir.

– Mais oui, ma chérie. Dis donc, tu ne crois pas que tu aurais besoin de barrettes ?

– Non.

– Disons, une demi-douzaine, au cas où », poursuivit sa mère.

Coraline ne répondit rien.

Au retour, dans la voiture, elle lâcha tout à coup : « Qu'est-ce qu'il y a dans l'appartement d'à côté ?

– Je n'en sais rien. Pas grand-chose, je suppose. Ça doit être comme le nôtre avant qu'on emménage. Un tas de pièces vides.

– Tu crois qu'on peut y accéder depuis chez nous ?

– Pour ça, il faudrait être capable de traverser un mur de briques, ma chérie.

– Ah bon. »

Elles rentrèrent à l'heure du déjeuner. Il ne faisait pas chaud, mais le soleil brillait. La mère de Coraline trouva dans le réfrigérateur une petite tomate toute triste et un bout de fromage où commençait à pousser une substance verte. Dans la huche à pain, il n'y avait qu'un quignon.

« Bon, je vais aller acheter du poisson pané ou quelque chose de ce genre, remarqua la mère de Coraline. Tu viens ?

– Non.

– Comme tu voudras. »

Là-dessus elle s’en alla… pour revenir presque aussitôt prendre son sac et ses clefs de voiture. Cette fois, elle était partie pour de bon.

Coraline s’ennuyait.

Elle feuilleta le livre que sa mère était en train de lire. Ça parlait d’indigènes qui vivaient dans un pays lointain. Tous les jours, ils faisaient des dessins à la cire sur des pans de soie blanche qu’ils plongeaient dans de la teinture ; ils recommençaient à dessiner dessus, toujours à la cire, puis ils les teignaient. Ensuite ils les trempaient dans de l’eau très chaude pour faire fondre la cire. Pour finir, ils jetaient au feu le résultat, qui était magnifique, et le réduisaient en cendres.

Toute l’opération lui parut dénuée de sens, mais elle espérait que cela leur faisait plaisir, à ces gens.

Elle s’ennuyait toujours autant, et sa mère ne rentrait toujours pas.

Alors elle poussa une chaise contre la porte de la cuisine, monta dessus et tendit le bras. Puis elle redescendit, alla chercher un balai dans le cagibi, remonta sur la chaise et, cette fois, tendit le balai.

Cling !

Elle remit pied à terre et ramassa les clefs avec un sourire victorieux. Puis elle cala le balai contre le mur et se rendit dans le grand salon.

C’était une pièce dont on ne se servait jamais. Ses parents avaient hérité de tous les meubles de la grand-mère, plus une table basse en bois, une crédence, un lourd cendrier en verre et une peinture à l’huile représentant une coupe de fruits. Coraline n’avait jamais vu l’intérêt qu’il y avait à peindre une coupe de fruits. Mais à part ça, pas de bibelots sur la cheminée, ni statuettes ni pendules – rien qui donne à la pièce un certain confort, rien qui prouve qu’elle était habitée.

La clef noire était plus froide que les autres. Coraline l'introduisit dans la serrure. La clef tourna aisément, avec un déclic satisfaisant.

Coraline s'immobilisa et tendit l'oreille. Elle savait très bien qu'elle faisait quelque chose d'interdit. Était-ce sa mère qui rentrait ? Non, on n'entendait pas un bruit. Elle actionna la poignée et ouvrit la porte.

De l'autre côté, elle déboucha sur un couloir plongé dans l'obscurité. Le mur de briques avait disparu, comme s'il n'avait jamais été là. Une froide odeur de renfermé parvint à ses narines – ça sentait comme quelque chose de très vieux et de très lent.

Coraline franchit le seuil.

Elle se demanda à quoi pouvait ressembler cet appartement, s'il y avait bien un appartement…

Elle s'avança, intimidée. Le couloir avait quelque chose de très familier.

Sous ses pieds, le tapis était le même que chez elle. Le papier peint était identique. Le tableau accroché au mur avait son exacte contrepartie dans le couloir de son appartement.

Elle comprit où elle se trouvait : chez elle. Elle n'en était jamais sortie.

Perplexe, elle secoua la tête.

Elle examina le tableau. En fin de compte, ce n'était pas exactement le même. Le leur représentait un petit garçon vêtu à l'ancienne qui observait des bulles. Mais celui-ci avait une expression différente – il avait l'air de mijoter un coup pendable. Avec quelque chose de bizarre dans les yeux.

Coraline y regarda de plus près en essayant de saisir ce que les deux tableaux avaient de différent.

Au moment où elle allait le découvrir, une voix appela : « Coraline ? »

On aurait dit la voix de sa mère. Coraline alla dans la cuisine, car c'était de là que venait la voix. Une femme s'y tenait, le dos tourné. Elle ressemblait un peu à sa mère. Sauf que…

Sauf qu'elle avait la peau blanche comme un linge.

Sauf qu’elle était plus grande et plus mince.

Sauf que ses doigts étaient trop longs, qu’ils n’arrêtaient pas de bouger, et que ses ongles rouge sombre étaient pointus et tout recourbés.

« Coraline ? fit-elle. C’est toi ? »

Alors elle se retourna. À la place des yeux, elle avait de gros boutons de chemise.

« À table, Coraline, ajouta-t-elle.

– On se connaît ? demanda Coraline.

– Je suis ton autre mère. Va dire à ton autre père qu’on passe à table. » Elle ouvrit la porte du four et, tout à coup, Coraline se rendit compte qu’elle avait une faim de loup. Ça sentait merveilleusement bon. « Eh bien, qu’est-ce que tu attends ? »

Coraline ressortit dans le couloir et se dirigea vers le bureau de son père. Elle ouvrit la porte. Un homme était assis devant son clavier d’ordinateur ; il lui tournait le dos. « Bonjour, fit Coraline. Euh… Elle m’a dit de vous dire qu’on passait à table. »

L’homme se retourna.

Il avait à la place des yeux de gros boutons noirs et luisants.

« Coucou Coraline, dit-il. Je meurs de faim. »

Il revint avec elle dans la cuisine. Ils prirent place à table et l’autre mère apporta les plats : un gros poulet rôti, des frites et des petits pois. Coraline dévora à belles dents. C’était délicieux.

« Il y a longtemps que nous t’attendions, déclara l’autre père.

– Moi ?

– Mais oui, répondit l’autre mère. Ce n’était plus pareil, ici, sans toi. Mais nous savions qu’un jour tu viendrais, et que nous formerions une vraie famille. Un peu plus de poulet ? »

Coraline n’en avait jamais mangé de meilleur. Sa mère en faisait de temps en temps, mais toujours en barquette, ou alors congelé ; c’était sec et ça n’avait aucun goût. Son père, lui, en achetait un vrai, mais lui faisait

ensuite subir toutes sortes de traitements bizarres : il le faisait mijoter avec du vin, il le farcissait avec des prunes, ou il l'entourait d'une croûte avant de le mettre au four… Par principe, Coraline refusait d'y toucher.

Elle reprit du poulet.

« Je ne savais pas que j'avais une autre mère, remarqua-t-elle avec prudence.

– Mais bien sûr. Comme tout le monde, répliqua l'autre mère, dont les yeux noirs en forme de boutons jetaient mille feux. Après déjeuner, j'ai pensé que tu aimerais aller jouer dans ta chambre avec les rats.

– Les rats ?

– Oui, ceux du dessus. »

Coraline n'avait jamais vu de rat qu'à la télévision. Elle était drôlement impatiente. Finalement, ça s'annonçait plutôt bien.

Quand ils se levèrent de table, ses autres parents firent la vaisselle et Coraline alla dans son autre chambre, au bout du couloir.

Elle n'était pas comme sa vraie chambre. D'abord, les murs étaient peints en vert affreux et rose bizarre. Pour rien au monde elle n'aurait voulu dormir là-dedans, mais il fallait avouer que cette combinaison de couleurs était quand même plus intéressante que celle de sa vraie chambre.

Il y avait là toutes sortes de choses extraordinaires, telles qu'elle n'en avait jamais vu : des anges mécaniques qu'on remontait en tournant une clef et qui ensuite voletaient dans la pièce comme des moineaux effrayés ; des livres pleins d'images qui se contorsionnaient, bougeaient toutes seules ou se mettaient tout à coup à chatoyer ; de petits crânes de dinosaures qui claquaient des mâchoires quand on passait devant… Un immense coffre plein de jouets merveilleux.

Alors là, d'accord, songea Coraline. Elle alla regarder par la fenêtre. La vue était la même que depuis sa chambre : des arbres, des champs et, tout là-bas, à l'horizon, des montagnes violettes.

Une petite chose noire détala sur le plancher et disparut sous le lit. Coraline se mit à genoux pour regarder dessous. Cinquante petits yeux rouges lui renvoyèrent son regard.

« Coucou. C'est vous, les rats ? »

Ils émergèrent. La lumière les faisait cligner des yeux. Ils avaient un pelage ras, noir comme la suie, de petits yeux rouges, des pattes roses qui ressemblaient à de minuscules mains et une queue rose et nue qui faisait penser à un long ver tout lisse.

« Est-ce que vous pouvez parler ? »

Le plus gros et le plus noir secoua la tête. Coraline lui trouva une espèce de sourire déplaisant.

« Bon, alors qu'est-ce que vous savez faire ? »

Ils se mirent en cercle.

Puis ils se montèrent dessus, rapidement mais avec précision, et formèrent une pyramide, le plus gros rat en haut.

Alors ils se mirent à chanter d'une voix à la fois aiguë et chuintante :

Des dents on a, une queue on a
Une queue on a, des yeux on a
À votre chute, on était là
À notre sacre, vous serez là

Ce n'était pas une très jolie chanson. Coraline était sûre de l'avoir déjà entendue quelque part, ou du moins quelque chose d'approchant, sans pouvoir dire dans quelles circonstances.

Puis la pyramide s'écroula et les rats déguerpirent, furtifs et noirs, en direction de la porte.

L'autre vieux toqué du dessus se tenait sur le seuil, un chapeau haut de forme noir entre les mains. Les rats lui grimpèrent dessus pour aller

s’enfouir dans ses poches, dans sa chemise, dans les jambes de son pantalon et dans son encolure.

Le plus gros monta sur ses épaules, sauta sur sa longue moustache grise, escalada les gros boutons noirs qui lui tenaient lieu d’yeux et alla se jucher au sommet de son crâne.

En quelques secondes il ne resta plus des rats que des bosses agitées sous les vêtements du vieux monsieur – des bosses qui n’arrêtaient pas de changer de place. Plus le gros rat qui, depuis sa position élevée, rivait sur Coraline des yeux à l’éclat rouge.

Puis le vieux bonhomme coiffa son chapeau et la dernière bête disparut.

« Coucou, Coraline, fit l’autre voisin du dessus. J’ai appris que tu étais là. C’est l’heure de dîner, pour les rats. Tu peux monter avec moi pour les regarder manger, si tu veux. »

On lisait dans son regard une espèce d’avidité qui mit Coraline mal à l’aise. « Non merci, déclina-t-elle. Je vais aller un peu dehors pour explorer. »

Le vieux monsieur opina très lentement. Coraline entendait les rats échanger des chuchotis, mais sans distinguer ce qu’ils se disaient.

D’ailleurs, elle n’était pas très sûre d’en avoir envie.

Quand elle passa devant la cuisine, elle vit ses autres parents sur le seuil ; un même sourire aux lèvres, ils agitèrent lentement la main. « Amuse-toi bien dehors », lui dit son autre mère.

« On t’attend là », renchérit l’autre père.

En arrivant devant la porte d’entrée, Coraline se retourna. Ils étaient toujours là, à agiter la main en souriant sans la quitter des yeux.

Elle sortit et descendit l’escalier.

VUE du dehors, la maison était inchangée. Enfin, presque : devant l'appartement des demoiselles Spink et Forcible clignotaient des ampoules électriques rouges et bleues formant des mots qui semblaient se pourchasser sans relâche tout autour de la porte. STUPÉFIANT ! était ainsi suivi de : UN TRIOMPHE !!!

Ici aussi la journée était froide et ensoleillée.

Un petit raclement de gorge poli la fit se retourner. Tout près, sur le muret, se tenait un grand chat noir, identique à celui de sa vraie maison.

« Bonjour », dit le chat.

Sa voix ressemblait à celle qui parlait dans la tête de Coraline quand elle pensait en mots, sauf que c'était une voix d'homme, et non de petite fille.

« Salut, répondit-elle. J’ai vu un chat qui te ressemblait en tous points, dans mon jardin à moi. Toi, tu dois être “l’autre chat”. »

Mais l’animal secoua la tête. « Je ne suis ni l’autre chat, ni l’autre ce que tu voudras. Je suis moi, voilà tout. » Il inclina la tête sur le côté et ses yeux verts se mirent à briller. « Vous autres, vous vous répandez partout. Nous, les chats, nous savons nous tenir. Si tu vois ce que je veux dire.

– Euh… je crois, oui. Mais si tu es le chat que j’ai vu chez moi, comment se fait-il que tu puisses parler ? »

Bien que les chats n’aient pas à proprement parler d’épaules, celui-ci fit le geste de les hausser : il fut pris d’une espèce de tressaillement souple qui naquit au bout de sa queue pour s’achever dans un frémissement de moustaches. « Je parle, c’est tout.

– Chez moi, les chats ne parlent pas.

– Ah bon ?

– Non. »

Il sauta avec souplesse dans l’herbe, aux pieds de Coraline, puis leva les yeux vers elle.

« Ma foi, pour ces choses-là, c’est toi la spécialiste, fit-il sèchement. Après tout, qu’est-ce que j’en sais, moi, hein ? Je ne suis qu’un chat. »

Il fit mine de s’éloigner, la queue fièrement dressée.

« Reviens, l’implora Coraline. Je t’en prie, ne t’en va pas. Je m’excuse. Sincèrement. »

Le chat s’arrêta, puis s’assit et, pensif, entreprit de faire sa toilette, sans paraître conscient de la présence de Coraline.

« On… pourrait être amis, tu sais, reprit-elle.

– Ouais… et on pourrait aussi être des spécimens rares appartenant à une espèce peu commune d’éléphants danseurs originaires d’Afrique. Sauf que ce n’est pas le cas. Du moins en ce qui me concerne », ajouta-t-il toutes griffes dehors.

Coraline soupira.

« S’il te plaît… Comment t’appelles-tu ? Moi, c’est Coraline. »

Le chat bâilla sans se presser, voire avec application, en dévoilant une bouche et une langue extraordinairement roses. « Un chat, ça n’a pas de nom, répondit-il enfin.

– Ah bon ?

– Non. C’est bon pour vous autres, les noms. Parce que vous ne savez pas qui vous êtes. Mais nous, nous le savons ; alors nous n’en avons pas besoin. »

Coraline trouvait ce chat d’un égocentrisme énervant. À l’entendre, il était le seul être au monde qui ait de l’importance.

D’un côté, elle avait bien envie de se montrer malpolie avec lui ; de l’autre, au contraire, elle était tentée de se montrer respectueuse et courtoise. Ce fut ce côté-là qui l’emporta.

« S’il te plaît, dis-moi où nous sommes. »

Le chat regarda brièvement autour de lui. « Eh bien… ici.

– Oui, ça je sais. Bon, alors : comment es-tu arrivé jusqu’ici ?

– De la même façon que toi. En marchant. Comme ça. »

Sous les yeux de Coraline, le chat se mit à fouler la pelouse. Il passa derrière un arbre, mais ne ressortit pas de l’autre côté. Elle alla jeter un coup d’œil : il avait disparu.

Elle revint vers la maison. Nouveau petit bruit poli derrière elle. C’était encore le chat.

« Au fait, dit-il, tu as bien fait d’apporter cet objet qui te protège. À ta place, je ne m’en séparerais pas.

– Un objet qui me protège ?

– C’est bien ce que j’ai dit, en effet. De toute façon… »

Il se tut et fixa intensément un point dans le vide.

Puis il s’aplatit et avança lentement de deux ou trois pas, l’air de guetter une souris invisible. Brusquement, il fit un tête-à-queue et fila vers le bois. Il disparut derrière les arbres.

Coraline se demandait ce qu'avait voulu dire le chat.

Elle se demandait aussi si les chats savaient parler, là-bas, chez elle, et s'ils préféraient s'abstenir. Ou bien s'ils en étaient seulement capables « ici ». Et d'ailleurs, c'était où « ici » ?

Elle descendit une à une les marches en briques menant chez les demoiselles Spink et Forcible. Les ampoules bleues et rouges clignotaient toujours.

La porte était entrebâillée. Coraline frappa, mais aussitôt le battant pivota sur ses gonds. Elle entra.

Elle déboucha dans une pièce plongée dans le noir qui sentait la poussière et le velours. La porte se referma derrière elle et l'obscurité se fit. Coraline pénétra à tâtons dans une petite antichambre. Son visage entra en contact avec quelque chose de moelleux. C'était du tissu. Elle leva les mains et tira dessus. Le tissu s'écarta.

Une fois passée derrière le rideau en velours, elle se retrouva, les paupières battantes, dans un théâtre mal éclairé. Tout au fond, très loin, se trouvait une haute estrade en bois, éclairée depuis les cintres par un projecteur peu puissant.

Entre Coraline et la scène, il y avait des sièges. Des rangées entières de fauteuils. Elle entendit remuer vaguement et une lumière s'approcha d'elle en se balançant. Quand elle fut arrivée suffisamment près, elle vit que c'était une lampe de poche coincée dans la gueule d'un grand terrier écossais noir qui n'était plus tout jeune, comme le prouvait son museau grisonnant.

« Bonjour », fit-elle.

Le chien déposa la lampe torche à terre et regarda Coraline. « Allez, faites voir votre billet, fit-il d'un ton bougon.

– Mon billet ?

– Vous êtes sourde ? Je n’ai pas que ça à faire, moi. Sans billet, pas question d’assister au spectacle. »

Coraline poussa un soupir. « Je n’en ai pas, avoua-t-elle.

– Ça recommence… commenta le chien d’un air sombre. Ça se permet de rentrer, comme ça, au culot, et quand on leur demande leur billet… “Ah, je n’en ai pas !” Franchement… (Il secoua la tête.) Allez, venez. »

Il reprit la lampe dans sa gueule et s’enfonça en trottinant dans la pénombre. Coraline lui emboîta le pas. En arrivant au pied de la scène, il fit halte et braqua le rayon de la torche sur un siège vide. Coraline s’assit et le chien s’en alla.

Quand ses yeux se furent accoutumés à l’obscurité, elle s’aperçut que les autres occupants des fauteuils étaient tous des chiens.

Un crissement dans les coulisses, derrière la scène. Coraline supposa que c’était le bruit d’un vieux microsillon passant sur un tourne-disque. Il fut bientôt suivi par un chœur de trompettes, sur quoi les demoiselles Spink et Forcible firent leur entrée en scène.

Perchée sur un monocycle, Mlle Spink jonglait avec des balles. Mlle Forcible la suivait en gambadant, avec à la main un panier plein de fleurs dont elle disséminait les pétales autour d’elle. Elles atteignirent le devant de la scène. Mlle Spink sauta lestement à terre et les deux vieilles dames s’inclinèrent très bas.

Les chiens battirent de la queue et aboyèrent avec enthousiasme. Coraline applaudit poliment.

Ensuite, elles déboutonnèrent leur manteau pelucheux et rebondi, puis l’enlevèrent. Mais ce n’était pas tout : en même temps leur visage s’ouvrit comme une coquille vide et les deux corps duveteux et rebondis livrèrent passage à deux jeunes femmes pâles et minces, très jolies, qui avaient des boutons noirs à la place des yeux.

La nouvelle Mlle Spink portait des collants verts et des cuissardes marron. Quant à la nouvelle Mlle Forcible, elle était vêtue d’une robe

blanche et sa longue chevelure blonde s'ornait de fleurs.

Coraline s'appuya bien fort contre le dossier de son siège.

Mlle Spink sortit de scène. Le couinement des trompettes résonnait de plus belle à mesure que l'aiguille du gramophone avançait dans le sillon du disque, avant de s'arrêter brusquement.

« C'est mon numéro préféré », souffla le petit chien assis sur le fauteuil voisin de Coraline.

Dans un coin de la scène, l'autre Mlle Forcible prit un couteau dans une boîte. « *Est-ce un poignard que je vois là devant moi ?* », demanda-t-elle.

« Oui ! » crièrent en chœur tous les chiens. « Oui ! » Mlle Forcible salua et les petites bêtes applaudirent encore. Coraline, elle, ne se donna pas cette peine.

Mlle Spink revint. Elle se tapa sur la cuisse et tous les chiens émirent un petit jappement.

« Et maintenant, déclara Mlle Spink, Miriam et moi-même avons le plaisir de vous présenter un nouveau complément de programme. Mais je crois que je vois une volontaire dans la salle ? »

Le petit voisin de Coraline la poussa de la patte. « C'est à vous », fit-il entre ses dents.

Coraline se leva et monta les marches en bois.

« Je vous demande d'applaudir chaleureusement notre jeune volontaire ! » lança Mlle Spink. Les chiens se mirent à japper et à couiner en donnant des coups de queue sur leurs sièges tendus de velours.

« Alors, comment t'appelles-tu, Coraline ? demanda Mlle Spink.

– Coraline, répondit Coraline.

– Nous ne nous sommes jamais rencontrées, n'est-ce pas ? »

Coraline dévisagea la jeune femme mince aux yeux – boutons noirs et secoua lentement la tête en signe de dénégation.

« Bien, reprit l'autre Mlle Spink. Mets-toi là. » Elle l'entraîna sur le côté, près d'un panneau en bois, et lui posa un ballon sur la tête.

Puis Mlle Spink s’approcha de Mlle Forcible, noua un foulard noir sur les boutons qui lui servaient d’yeux et lui plaça le poignard dans les mains. Ensuite, elle la fit tourner trois ou quatre fois sur elle-même et la positionna face à Coraline. Celle-ci retint son souffle et serra les poings.

Mlle Forcible lança le poignard en direction du ballon. Ce dernier éclata avec une détonation sonore et le poignard alla se planter en vibrant dans le panneau, juste au-dessus de la tête de Coraline qui put enfin respirer.

Les chiens, eux, se déchaînèrent.

Mlle Spink remit à Coraline une petite boîte de chocolats en la remerciant de s’être montrée aussi complaisante. Coraline regagna son fauteuil.

« Vous avez été très bien, commenta le petit chien.

– Merci », répondit-elle.

Mlle Forcible et Mlle Spink se mirent à jongler avec de grosses quilles. Coraline ouvrit sa boîte de chocolats. Le chien les lorgna avec envie.

« Vous en voulez un ? lui proposa-t-elle.

– Oui, je veux bien, souffla-t-il. Mais pas ceux qui ont du caramel à l’intérieur, parce qu’ils me font baver.

– Je croyais que les chocolats, ce n’était pas bon pour les chiens, remarqua-t-elle en se remémorant les propos de Mlle Forcible.

– Chez vous peut-être, répondit à voix basse le petit chien. Mais ici, nous ne mangeons que ça. »

Comme elle ne les distinguait pas très bien les uns des autres dans le noir, Coraline prit un chocolat au hasard. Il était fourré à la noix de coco. Or, Coraline n’aimait pas ça. Elle le donna au chien.

« Merci, fit-il.

– De rien. »

Les demoiselles Spink et Forcible étaient en train d’exécuter un numéro. La première était assise sur une échelle au pied de laquelle la

seconde se tenait debout.

« Qu’y a-t-il dans un nom ? demanda Mlle Forcible. Ce que nous appelons une rose embaumerait autant sous un autre nom. »

« Vous en avez encore, des chocolats ? » s’enquit le chien.

Coraline lui en donna un autre.

« *Je ne sais par quel nom t’indiquer qui je suis* », dit Mlle Spink à Mlle Forcible.

« C’est bientôt fini, chuchota le chien. Après, elles font des danses folkloriques.

– Ça dure combien de temps en tout ? La représentation, je veux dire ?

– C’est permanent. Pour toujours et à jamais.

– Tenez, vous pouvez garder mes chocolats.

– Merci bien », répondit le chien.

Coraline se leva.

« À bientôt, lui dit-il.

– Salut », répondit-elle.

Elle quitta le théâtre et ressortit dans le jardin. La lumière du jour lui fit cligner des yeux.

Ses autres parents l’attendaient dehors, côte à côte. Ils souriaient.

« Tu t’es bien amusée ? lui demanda son autre mère.

– C’était intéressant. »

Tous trois remontèrent ensemble dans l’autre appartement. Son autre mère lui caressa les cheveux de ses longs doigts blancs, mais Coraline secoua la tête. « Arrêtez. »

Son autre mère retira sa main.

« Alors, fit son autre père, ça te plaît, ici ?

– Pas mal. C’est beaucoup plus intéressant que chez moi. »

Ils entrèrent.

« Je suis contente que ça te plaise, fit son autre mère. Parce que nous aimons bien l’idée que tu te sentes chez toi ici. Tu peux rester pour toujours

et à jamais. Si ça te dit.

– Eh bien… »

Coraline enfonça ses mains dans ses poches et médita sur la question. Ce faisant, elle sentit le caillou que lui avaient donné les vraies demoiselles Spink et Forcible la veille, celui qui était percé d'un trou.

« Si tu as envie de rester pour toujours et à jamais, reprit l'autre père, il y a seulement une petite formalité à remplir. »

Ils allèrent dans la cuisine. Sur la table était posée une assiette, sur l'assiette un bout de tissu noir, et sur le tissu une longue aiguille argentée ainsi que deux gros boutons noirs.

« Alors là, pas question, commenta Coraline.

– Ah, mais si ! fit son autre mère. Nous avons envie que tu restes, nous. Ce n'est pas grand-chose, tu sais.

– Ça ne fait pas mal », renchérit son autre père.

Quand les grandes personnes disaient ça, en général, ça signifiait le contraire. Coraline le savait pertinemment. Elle fit signe que non.

Son autre mère sourit joyeusement. Sur sa tête, ses cheveux ondoyèrent comme des algues sous-marines. « C'est pour ton bien, tu sais. »

Elle lui posa la main sur l'épaule. Coraline se déroba.

« Il faut que j'y aille, maintenant », annonça-t-elle. Elle plongea les mains dans ses poches et referma ses doigts sur le caillou troué.

La main de l'autre mère quitta précipitamment son épaule, comme une araignée effrayée.

« Si c'est ce que tu veux…

– Oui, dit Coraline.

– À bientôt quand même, dit l'autre père. Quand tu reviendras.

– Euh…

– Alors on sera tous réunis, comme une grande famille très heureuse, conclut l'autre mère. Pour toujours et à jamais. »

Coraline recula encore, puis tourna les talons et se dépêcha de gagner le grand salon. Là, elle ouvrit la porte située dans l'angle. Pas de mur de briques – rien qu'une obscurité totale, noire comme la nuit, ou comme les ténèbres souterraines, dans laquelle on devinait la présence de choses qui bougeaient.

Coraline hésita. Elle se retourna. Son autre mère et son autre père venaient vers elle en se tenant par la main. Leurs yeux-boutons noirs étaient fixés sur elle. En tout cas, elle en avait l'impression. Elle n'aurait pu en jurer.

L'autre mère tendit sa main libre et, l'index replié, lui fit gentiment signe de revenir. Ses lèvres décolorées articulèrent les mots *Reviens vite*, mais aucun son ne sortit de sa bouche.

Coraline inspira profondément, puis fit un pas dans les ténèbres où murmuraient des voix étranges tandis que le hurlement du vent résonnait dans le lointain. Tout à coup, elle eut la certitude qu'il y avait quelque chose derrière elle dans le noir – quelque chose de très ancien et de très lent. Son cœur battait si bruyamment et si fort qu'elle s'attendit avec terreur à ce qu'il jaillisse de sa poitrine. Elle ferma les yeux pour chasser les ténèbres.

Elle finit par se cogner dans quelque chose et, surprise, rouvrit les paupières. C'était un des fauteuils du grand salon – *son* grand salon.

Derrière elle, la porte béante était obstruée par un mur de briques.

Elle était de retour chez elle.

CORALINE verrouilla la porte du petit salon à l’aide de la clef noire.

Puis elle alla dans la cuisine, monta sur une chaise et s’efforça de raccrocher le trousseau de clefs en haut du chambranle. Mais après quatre ou cinq tentatives infructueuses, elle dut s’avouer qu’elle était trop petite et se contenta de les poser sur la table à côté de la porte.

Sa mère n’était toujours pas rentrée des courses.

Coraline alla chercher la miche de pain congelée dans le compartiment inférieur du freezer. Elle se confectionna des tartines grillées à la confiture et au beurre de cacahouètes. Puis elle but un verre d’eau.

Elle attendit que ses parents reviennent.

À la tombée de la nuit, elle se fit réchauffer une pizza surgelée au micro-ondes.

Ensuite, elle alluma la télévision. Elle se demanda pourquoi les grandes personnes gardaient pour elles toutes les bonnes émissions, celles où les gens couraient dans tous les sens en poussant des cris.

Au bout d'un moment, elle commença à bâiller. Alors elle se déshabilla, se brossa les dents et se mit au lit.

Le lendemain matin, elle alla jeter un coup d'œil dans la chambre de ses parents, mais le lit n'était pas défait et elle ne les trouva nulle part. Pour le petit déjeuner, elle se fit des spaghettis en boîte.

À midi, elle mangea une tablette de chocolat à cuire et une pomme. La pomme était jaune et un peu ratatinée, mais très sucrée, délicieuse.

À l'heure du goûter, elle descendit voir les demoiselles Spink et Forcible. Elles lui donnèrent trois biscuits, un verre de citronnade au citron vert et une tasse de thé très peu infusé. Elle apprécia tout particulièrement la citronnade. Ça n'avait pas du tout le goût de citron vert. Plutôt un goût vert fluo, vaguement chimique. Cela lui plut énormément. Elle aurait aimé en avoir chez elle.

« Et comment vont ton papa et ta maman ? s'enquit Mlle Spink.

– Je ne sais pas, ils ont disparu. Je ne les ai pas vus depuis hier. Je suis livrée à moi-même. La famille, c'est moi toute seule, maintenant.

– Tu diras à ta maman que nous avons retrouvé les coupures de presse dont nous lui parlions à propos du théâtre de l'Empire à Glasgow. Miriam en avait dit un mot devant elle, et elle avait paru très intéressée.

– Elle s'est volatilisée dans des circonstances inexpliquées, reprit Coraline, et je crois que mon père aussi.

– Malheureusement, nous serons absentes toute la journée de demain, ma petite Caroline, déclara Mlle Forcible. Nous passons la nuit chez la nièce d'April à Royal Tunbridge Wells. »

Elles lui montrèrent un album photo contenant des portraits de la nièce en question, sur quoi Coraline rentra chez elle.

Elle prit le contenu de sa tirelire, et fila à la supérette acheter deux grandes bouteilles de citronnade au citron vert, un gâteau au chocolat et un sac de pommes. Puis elle regagna l'appartement et mangea le tout pour dîner.

Après s'être brossé les dents, elle alla dans le bureau de son père, réveilla l'ordinateur et écrivit une histoire.

HISTOIRE DE CORALINE

IL ÉTAIT UNE FOIS UNE PETITE FILLE QUI S'APPELAIT
POMME ET QUI DANSAIT TOUT LE TEMPS. ELLE DANSA
TANT ET TANT QUE SES PIEDS SE TRANSFORMAIRE
EN SOCISSES. FIN.

Elle imprima son histoire et éteignit l'ordinateur. Puis, sous le texte, elle dessina la petite fille en train de danser.

Elle se fit couler un bain en y mettant trop de bain moussant. La mousse déborda et se répandit partout. Ensuite elle s'essuya, épongea le carrelage comme elle put, puis alla se coucher.

Elle se réveilla au milieu de la nuit. Elle se rendit dans la chambre de ses parents, mais le lit n'était toujours pas défait. Personne. Les chiffres lumineux du réveille-matin affichaient 03:12 en vert.

Toute seule au cœur de la nuit, Coraline se mit à pleurer. Il n'y avait pas d'autre bruit dans l'appartement désert.

Elle grimpa sur le lit de ses parents et, au bout d'un moment, elle s'endormit.

Elle fut réveillée par le contact répété de petites pattes froides sur sa figure. En ouvrant les yeux, elle se retrouva face à face avec deux grandes

pupilles vertes. C’était le chat.

« Salut, lui dit-elle. Comment es-tu entré ? »

Le chat ne répondit rien. Coraline se leva. Elle portait un grand tee-shirt et un pantalon de pyjama. « Tu es venu me dire quelque chose ? »

Le chat bâilla, ce qui fit briller ses yeux verts.

« Tu sais où sont mon papa et ma maman ? »

Le chat cligna lentement des yeux.

« Est-ce que ça veut dire oui ? »

Nouveau clignement d’yeux. Coraline décréta que c’était une réponse affirmative. « Tu veux bien m’emmener jusqu’à eux ? »

Le chat la regarda. Puis il ressortit dans le couloir. Elle le suivit. Il ne s’arrêta que tout au bout, là où était accroché un miroir en pied. Autrefois, ce miroir était accroché sur une porte de penderie, à l’intérieur. Il était déjà là quand ils avaient emménagé. Sa maman parlait de temps en temps de le remplacer par quelque chose de plus moderne, mais sans jamais se décider.

Coraline alluma la lumière.

Le miroir reflétait la portion de couloir qui se trouvait derrière elle, comme elle s’y attendait. Sauf qu’il renvoyait aussi l’image de ses parents. Ils se tenaient là, un peu gênés, dans le reflet du couloir, l’air triste et solitaire. Ils agitèrent mollement la main pour lui faire coucou. Son papa avait passé son bras autour des épaules de sa maman.

Tous les deux la regardaient fixement dans la glace. Son père ouvrit la bouche pour articuler quelque chose, mais la petite fille n’entendit pas un son. Puis sa mère souffla sur la surface du miroir, de son côté à elle, et, avant que la vapeur ne se dissipe, traça rapidement les mots :

du bout de l’index. Puis la vapeur disparut, et avec elle ses parents ; le miroir ne reflétait plus que le couloir, Coraline et le chat.

« Où sont-ils ? » demanda Coraline à l'animal. Celui-ci ne répondit pas, mais Coraline imaginait sans mal sa voix sèche comme une mouche morte sur un appui de fenêtre. Cette voix disait : *À ton avis ?*

« Ils ne reviendront plus, c'est ça ? Du moins, pas par leurs propres moyens. »

Le chat la regarda en clignant des yeux. Coraline prit cela pour un assentiment.

« Bien. Dans ce cas, je suppose qu'il ne me reste qu'une chose à faire. »

Elle alla dans le bureau de son papa et s'assit à sa table de travail. Puis elle prit le téléphone, consulta l'annuaire et appela le poste de police.

« Police, j'écoute, fit une voix d'homme assez bourrue.

– Bonsoir. Je m'appelle Coraline Jones.

– Tu ne crois pas que tu devrais être au lit, à l'heure qu'il est, jeune fille ?

– Peut-être, répondit Coraline, qui n'allait pas se laisser si facilement distraire, mais j'appelle pour signaler un crime.

– Tiens donc. Et de quelle nature ?

– Un kidnapping. Mes parents ont été emmenés de force dans un monde qui se trouve de l'autre côté du miroir du couloir.

– Et tu sais par qui ? » À sa voix, Coraline devina que l'agent de police souriait. Elle fit son possible pour s'exprimer comme une grande personne, dans l'espoir qu'il la prendrait enfin au sérieux.

« Je crois que c'est mon autre mère qui les retient tous les deux prisonniers. Il se peut qu'elle veuille les garder pour leur coudre des boutons à la place des yeux, ou simplement pour m'attirer dans ses griffes. Je ne sais pas très bien.

– Je vois. Ses redoutables serres crochues, c'est ça ? Hmmm… Tu sais ce que je te propose, moi, Coraline Jones ?

– Non. Quoi ?

– Tu vas demander à ta maman de te préparer une grande tasse de bon chocolat bien chaud, puis de te faire un gros câlin. Rien de tel que le chocolat chaud et les câlins pour faire fuir les cauchemars. Et si elle fait mine de te gronder parce que tu la réveilles en pleine nuit, dis-lui que c'est un ordre de l'agent de police. » Il parlait d'une voix grave aux accents rassurants.

Mais Coraline n'était pas rassurée pour autant.

« Je le lui dirai quand je la reverrai », dit-elle avant de raccrocher.

Le chat noir, qui était resté assis par terre à lisser sa fourrure pendant toute la durée de la communication, se leva et invita Coraline à le suivre dans le couloir.

Elle retourna dans sa chambre, où elle mit ses pantoufles et sa robe de chambre bleue. Elle trouva une lampe de poche sous le lit, mais malheureusement, les piles étaient presque mortes : elle n'émettait qu'une très faible lueur couleur paille. Elle la reposa et prit à la place une boîte de bougies blanches qu'on gardait « en cas de besoin » ; elle en planta une dans un bougeoir, puis fourra une pomme dans chacune de ses poches, prit le trousseau de clefs et en détacha la vieille clef noire.

Elle alla dans le grand salon et contempla la porte. Elle avait un peu l'impression que la porte la regardait aussi. C'était idiot, elle le savait ; mais quelque part au fond d'elle-même, elle savait aussi que, bizarrement, elle ne se trompait pas.

Elle retourna dans sa chambre fouiller dans la poche de son jean, prit le caillou troué et le glissa dans celle de sa robe de chambre.

Elle alluma la bougie avec une allumette, la regarda un petit moment vaciller en crachotant, puis prit la clef noire. Elle était froide. Elle l'introduisit dans la serrure, mais sans la tourner.

« Un jour, quand j'étais toute petite, dit-elle au chat, à l'époque où on habitait encore dans notre vieille maison, il y a très très longtemps, mon

papa m’a emmenée me promener dans le terrain vague entre notre maison et la rue commerçante.

« Ça n’était pourtant pas l’endroit idéal pour se promener, je t’assure. C’était plein de vieilles choses que les gens avaient mises au rebut : des cocottes-minute, des plats cassés, des poupées sans bras ni jambes, des boîtes de conserve vides, des bouteilles brisées… Papa et maman m’avaient fait jurer de ne jamais y aller en exploration parce qu’il y avait trop de choses coupantes, du tétanos et ainsi de suite.

« Mais moi, je voulais tout le temps aller explorer par là-bas. Alors un jour, mon papa a mis ses grosses bottes marron et ses gants, il m’a fait mettre mes bottes aussi, avec un jean et un pull, et on y est allés.

« On a dû marcher au moins vingt minutes. On a descendu un talus et tout au fond, dans un petit ravin, il y avait un ruisseau qui coulait. Tout à coup, mon papa m’a crié : “Coraline, va-t’en, vite ! Dépêche-toi, remonte !” Comme il n’avait pas du tout l’air de plaisanter, j’ai obéi. Je suis remontée en haut du talus. Quelque chose m’a fait mal derrière le bras pendant que je courais, mais je ne me suis pas arrêtée.

« Quand je suis arrivée tout en haut, j’ai entendu quelqu’un grimper à fond de train derrière moi. C’était mon père, qui chargeait comme un rhinocéros. Arrivé à ma hauteur, il m’a prise dans ses bras et emportée un peu plus loin.

« Au bout d’un moment on s’est arrêtés, hors d’haleine, et on a regardé en bas.

« Il y avait des milliers de guêpes. On avait dû marcher sur un nid caché dans une branche pourrie. Et pendant que je m’enfuyais en courant, mon papa était resté là à se faire piquer pour me laisser le temps de me mettre à l’abri. Dans la débandade, il avait même perdu ses lunettes.

« Je n’ai eu qu’une seule piqûre au bras. Lui, il s’était fait piquer trente-neuf fois sur tout le corps. On a compté plus tard, dans la baignoire. »

Le chat noir se mit à se nettoyer le museau et les moustaches d'une manière qui montrait bien son impatience croissante. Coraline le caressa sur la nuque et le cou. Il se leva, fit plusieurs pas pour se placer hors de sa portée, puis se rassit et la regarda à nouveau.

« Bref, reprit Coraline, un peu plus tard dans l'après-midi, mon papa est retourné au terrain vague chercher ses lunettes. Il disait que s'il laissait passer un jour, il ne se rappellerait plus où elles étaient tombées.

« Il est rentré presque tout de suite, avec ses lunettes. Il a dit qu'en me regardant courir pendant que les guêpes le piquaient, il n'avait pas eu peur. Mal, oui, mais pas peur. Parce qu'il devait me laisser le temps de filer, sinon les guêpes s'en seraient prises à moi aussi. »

Coraline tourna la clef dans la serrure. Il y eut un fort déclic.

La porte s'ouvrit.

Pas de mur de briques ; rien que le noir complet. Un vent glacé soufflait du passage, de l'autre côté.

Coraline ne fit pas mine de franchir le seuil.

« Il ne se trouvait pas particulièrement courageux d'être resté là à se faire piquer, continua-t-elle d'expliquer au chat. Ce n'était pas courageux parce qu'il n'avait pas eu peur. Il savait qu'il n'y avait rien d'autre à faire, voilà tout. En revanche, retourner chercher ses lunettes en sachant qu'il y avait des guêpes, *ça*, ça faisait peur. Ça, c'était courageux. »

Elle fit un premier pas dans le couloir tout noir.

Ça sentait la poussière, l'humidité et le renfermé.

À pattes de velours, le chat avança à ses côtés.

« Pourquoi ? interrogea-t-il d'un ton presque indifférent.

– Le courage, c'est quand on a peur mais qu'on y va quand même », répondit-elle.

La bougie projetait d'étranges ombres mouvantes et disproportionnées sur le mur. Coraline entendit quelque chose remuer dans l'obscurité –

derrière elle ou à ses côtés, elle n'aurait su le dire avec certitude. En tout cas, « cela » semblait se maintenir à sa hauteur.

« Et c'est pour ça que tu retournes dans *son monde à elle*, conclut le chat. Parce qu'un jour, ton père t'a sauvée d'un essaim de guêpes ?

– Ne dis donc pas de bêtises. Je retourne les chercher parce que ce sont mes parents. S'ils constataient ma disparition, je suis sûre qu'ils en feraient autant pour moi. Tu te rends compte que tu t'es remis à parler, tout à coup ?

– Comme j'ai de la chance, constata le chat, de voyager en compagnie d'une personne aussi subtile, aussi sensée. » Le ton de sa voix restait sarcastique, mais sa fourrure se hérissait et sa queue en forme de rince-bouteilles se dressait tout droit dans les airs.

Coraline s'apprêtait à dire *Pardon* ou *Je ne me rappelais pas que c'était si loin, la dernière fois,* quelque chose de ce genre, mais tout à coup, la bougie s'éteignit – comme ça, d'un coup, comme si quelqu'un l'avait mouchée.

Un trottinement de pattes grattant par terre. Coraline sentit son cœur cogner à grands coups contre ses côtes. Elle tendit la main… et sentit quelque chose d'impalpable, un peu comme une toile d'araignée, lui frôler le visage et les mains.

Au bout du couloir la lumière s'alluma, aveuglante après ce séjour dans l'obscurité totale. Devant Coraline, à contre-jour, se tenait une femme.

« Coraline ? Ma chérie ? lança-t-elle.

– Maman ! » Coraline s'élança, impatiente et soulagée de retrouver sa mère.

« Ma petite chérie, fit la femme. Pourquoi t'es-tu enfuie loin de moi ? »

Emportée par son élan, Coraline sentit les bras froids de l'autre mère se refermer sur elle. Tremblante et contractée, elle la laissa la serrer très fort contre elle.

« Où sont mes parents ? demanda Coraline.

– Nous sommes là, répondit l’autre mère d’une voix ressemblant tant à celle de la vraie que Coraline pouvait à peine les distinguer. Nous sommes là. Prêts à t’aimer, à jouer avec toi, à te donner à manger et à te faire faire toutes sortes de choses passionnantes. »

Coraline se dégagea ; l’autre mère la lâcha comme à regret.

L’autre père, qui était assis sur une chaise dans le couloir, se leva en souriant. « Viens à la cuisine. Je vais nous préparer une petite collation de minuit. Tu boiras bien quelque chose ? Un chocolat, peut-être ? »

Coraline avança dans le couloir jusqu’au miroir accroché tout au bout. Il ne s’y reflétait qu’une petite fille en pantoufles et en robe de chambre qui avait l’air d’avoir pleuré mais dont les yeux étaient de vrais yeux, pas des boutons noirs, et qui tenait à la main une bougie à demi consumée, fichée dans un bougeoir.

Elle dévisagea la petite fille dans la glace, et la petite fille dans la glace la dévisagea.

Il faut que je sois courageuse, se dit-elle. *Non, je* suis *courageuse.*

Elle posa le bougeoir par terre, puis se retourna. L’autre mère et l’autre père la contemplaient avec avidité.

« Je n’ai pas besoin de collation, leur dit-elle. J’ai déjà une pomme. Vous voyez ? » Elle sortit une des deux pommes de sa poche et mordit dedans avec une délectation, un enthousiasme qu’elle n’éprouvait pas sincèrement.

L’autre père eut l’air déçu. L’autre mère sourit, découvrant une dentition parfaite ; chaque dent était un tout petit peu trop longue. L’éclairage du couloir faisait étinceler ses yeux-boutons noirs.

« Vous ne me faites pas peur, dit Coraline, alors qu’en fait, ils lui faisaient *très* peur. Je veux mes vrais parents. »

Le monde parut chatoyer légèrement aux limites de son champ de vision.

« Voyons, Coraline – que veux-tu que je fasse de tes anciens parents ? S'ils t'ont abandonnée, c'est qu'ils en avaient assez de toi, que tu les fatiguais. Tandis que moi, je n'en aurai jamais assez de toi, je ne t'abandonnerai jamais. Tu seras toujours en sécurité ici avec moi. » Les cheveux noirs de l'autre mère, qui semblaient mouillés, se mouvaient autour de sa tête comme les tentacules d'une créature marine, au fin fond de l'océan.

« C'est pas vrai, ils n'en ont pas eu assez de moi. Vous mentez. C'est vous qui les avez pris !

– Allons, allons, Coraline. Ne dis pas de bêtises. Tes parents se portent très bien là où ils sont. »

Pour toute réponse, la petite fille gratifia l'autre mère d'un regard noir.

« Et je le prouve », reprit l'autre mère en frôlant la surface du miroir du bout de ses longs doigts blancs. La glace s'embruma comme si un dragon avait soufflé dessus, puis redevint claire.

Dans le miroir, c'était déjà le matin. Coraline avait devant elle le couloir, bien visible, jusqu'à la porte d'entrée de chez elle. Celle-ci s'ouvrit de l'extérieur et ses parents firent leur apparition. Ils portaient des bagages.

« Formidables, ces vacances, déclara le père de Coraline.

– Comme c'est agréable de ne plus avoir Coraline dans les pattes, renchérit sa mère avec un sourire joyeux. On peut enfin réaliser toutes nos rêves – aller à l'étranger par exemple – tout ce qu'on ne peut pas faire avec une petite fille.

– Oui, et je suis rassuré de savoir que son autre mère prendra soin d'elle mieux que nous. »

Le miroir se ternit, l'image s'effaça, et bientôt il n'y eut plus que la nuit.

« Tu vois ? fit son autre mère.

– Non. Je ne vois rien du tout. Et je n'en crois pas un mot. »

Elle espérait bien que cette petite scène n'avait rien de réel, mais elle n'en était pas aussi sûre qu'elle voulait bien le montrer. L'ombre d'un doute

s’insinuait en elle comme un ver dans un trognon de pomme. Puis, en relevant les yeux, elle surprit l’expression de son autre mère : un accès de colère pure avait déformé ses traits avec la brièveté d’un éclair. Alors Coraline sut du fond du cœur que la scène du miroir n’était qu’une illusion.

Elle s’assit sur le canapé et finit sa pomme.

« Je t’en prie, dit l’autre mère. Ne fais pas d’histoires. » Elle passa dans le grand salon et frappa deux fois dans ses mains. Il y eut un bruit soyeux et un rat noir apparut. Il la regarda fixement. « Apporte-moi la clef », lui dit-elle.

Le rat émit une série de petits couinements, puis fila par la porte donnant sur l’appartement de Coraline.

Il revint bientôt en traînant la clef derrière lui.

« Comment se fait-il que vous n’ayez pas de clef de votre côté à vous ? s’enquit Coraline.

– Il n’en existe qu’une. Une seule clef, une seule porte, l’informa l’autre père.

– Chut, fit l’autre mère. Il ne faut pas embêter notre chère petite Coraline avec ces détails sans importance. » Elle inséra la clef dans la serrure et tourna. Le mécanisme était un peu rouillé, mais finit par fonctionner avec un déclic.

Elle laissa tomber la clef dans la poche de son tablier.

Dehors, le ciel s’éclaircissait ; il était maintenant d’un gris lumineux.

« On se passera de collation de minuit, déclara l’autre mère, mais il nous faut quand même une bonne nuit de sommeil réparateur. Moi, je retourne me coucher, Coraline. Et je te conseille vivement d’en faire autant. »

Elle posa ses longs doigts blancs sur l’épaule de l’autre père et l’entraîna hors de la pièce.

Coraline s’approcha de la porte au fond du grand salon. Elle tira sur la poignée, mais rien à faire : elle était bien fermée à clef. Quant à celle de la

chambre de ses autres parents, elle était close aussi.

Coraline était fatiguée, mais ne voulait pas dormir dans cette chambre-là. Ni, d'ailleurs, sous le même toit que son autre mère.

La porte d'entrée n'était pas fermée à clef. Coraline sortit dans le petit jour et descendit les marches en pierre. Elle s'assit sur la dernière. Elle était froide.

D'un seul mouvement, quelque chose de velu vint se blottir avec insistance contre son flanc. Coraline fit un bond, puis poussa un soupir de soulagement.

« Ah, c'est toi, dit-elle au chat noir.

– Tu vois ? fit-il en retour. Tu n'as pas eu tant de mal que ça à me reconnaître, même si je ne porte pas de nom.

– D'accord, mais comment ferais-je si je voulais t'appeler ? »

Il fronça le nez et se débrouilla pour avoir l'air peu impressionné. « Appeler les chats, c'est très surfait. Autant appeler une tornade.

– Oui, mais si c'était l'heure de dîner, par exemple ? Tu n'aurais pas envie qu'on t'appelle ?

– Si, naturellement. Mais il suffirait de crier "À table !" Tu vois, on n'a vraiment pas besoin de noms.

– Pourquoi me veut-elle pour elle ? demanda Coraline. Pourquoi veut-elle tellement que je reste ici ?

– Elle a besoin de quelqu'un à aimer, je crois. Quelqu'un d'autre qu'elle-même. Ou alors, elle a besoin de se nourrir. Difficile à dire, avec ce genre de créature.

– Tu as un conseil à me donner ? »

Le chat parut sur le point de répondre par une nouvelle raillerie, puis frémit des moustaches et se contenta de dire : « Lance-lui un défi. Je ne peux pas te garantir qu'elle se comportera loyalement, mais ce que je sais, c'est que les êtres dans son genre adorent les jeux et les défis à relever.

– De quel genre d’être s’agit-il ? » s’enquit Coraline.

Mais le chat ne répondit rien. Il se borna à s’étirer langoureusement avant de s’éloigner. Puis il fit halte, se retourna et dit : « À ta place je rentrerais. Il faut dormir un peu. Tu as une longue journée devant toi. »

Sur ces mots, il s’en alla. Tout de même, il n’avait pas tort. Elle se faufila dans la maison silencieuse et passa devant la chambre où l’autre mère et l’autre père… quoi, se demanda-t-elle ? dormaient ? guettaient ? L’idée lui vint que si elle ouvrait la porte, elle découvrirait une chambre déserte – ou plus exactement, que la chambre resterait vide jusqu’au moment précis où elle ouvrirait la porte.

D’une certaine manière, cela rendait la situation plus acceptable. Coraline alla dans la pièce qui parodiait en rose et vert sa propre chambre à coucher, referma la porte et tira le coffre à jouets devant. Il n’empêcherait personne d’entrer, mais si on essayait de le déplacer, le bruit la réveillerait. Du moins elle l’espérait.

Les jouets dormaient ; ils remuèrent en marmottant quand elle transbahuta le coffre, puis sombrèrent à nouveau dans le sommeil. Coraline regarda s’il y avait des rats sous le lit, mais non. Elle ôta sa robe de chambre et ses pantoufles, se coucha et, avant de s’endormir, eut à peine le temps de se demander ce que le chat entendait par « défi ».

LE LENDEMAIN matin, le soleil déjà haut réveilla Coraline en dardant ses rayons en plein sur son visage.

L’espace d’un instant, elle se sentit complètement désorientée. Elle ne savait plus où elle était ; elle n’était même pas tout à fait sûre de savoir *qui* elle était. Il est étonnant de constater à quel point notre personnalité dépend du lit dans lequel nous nous réveillons le matin. Étonnant, aussi, comme cette personnalité peut être fragile.

Parfois, Coraline oubliait qui elle était quand elle rêvait qu’elle explorait l’Arctique, la forêt amazonienne ou le cœur de l’Afrique ; alors il fallait lui taper sur l’épaule en l’appelant par son nom pour qu’elle franchisse d’un bond un million de kilomètres et revienne en sursaut dans la

réalité. En un quart de seconde elle devait se remémorer qui elle était et comment elle s'appelait, et constater qu'elle était là et pas ailleurs.

À présent, elle avait le visage au soleil et elle était Coraline Jones. Oui, c'était bien ça. Et la chambre verte et rose, ainsi que le bruissement du grand papillon en crépon peint qui voletait au plafond, vinrent lui rappeler en quel lieu elle venait de se réveiller.

Elle se leva. Impossible de mettre son pyjama, sa robe de chambre et ses pantoufles pendant la journée, même si cela impliquait de porter les habits de l'autre Coraline. (Mais existait-il une autre Coraline ? *Non*, se dit-elle. Il n'y avait qu'elle.) Malheureusement, le placard ne contenait pas de vêtements de tous les jours. C'étaient plutôt des déguisements ou (songea-t-elle) le genre de choses qu'elle aurait bien aimé avoir dans sa penderie : un costume de sorcière tout en haillons, un costume d'épouvantail rapiécé, un costume de guerrier futuriste parsemé de petites diodes qui brillaient en clignotant, une robe du soir moulante ornée de plumes et de petits miroirs… Enfin elle dénicha dans un tiroir un jean noir qui semblait taillé dans de la nuit veloutée, ainsi qu'un pull gris couleur d'épaisse fumée, semé de minuscules étoiles qui scintillaient imperceptiblement au milieu des fibres.

Elle enfila les deux. Puis elle compléta le tout par une paire de bottes orange vif qu'elle trouva au bas du placard.

Elle prit la seconde pomme dans la poche de sa robe de chambre, et aussi le caillou troué.

Elle plaça ce dernier dans la poche du jean, et tout à coup ce fut comme si ses idées devenaient plus claires. Comme si elle émergeait subitement d'une espèce de brouillard.

Elle alla dans la cuisine, mais la trouva déserte.

Pourtant, elle était sûre de ne pas être seule dans l'appartement. Elle longea le couloir jusqu'au bureau de son père. Effectivement, il était là.

« Où est l’autre mère ? » demanda-t-elle à l’autre père. Celui-ci était assis derrière une table de travail qui ressemblait en tous points à celle du père de Coraline, mais ne faisait absolument rien ; il ne consultait même pas de catalogue de jardinage, comme son vrai père quand il faisait semblant de travailler.

« Dehors, l’informa-t-il. Elle s’occupe des portes. On a un problème d’animaux nuisibles. » Il semblait tout content d’avoir quelqu’un à qui parler.

« Les rats, c’est ça ?

– Non, non, les rats sont nos amis. Je veux parler de l’autre animal – une grosse bestiole noire qui tient sa queue toute droite.

– Ah oui, le chat.

– Voilà, c’est ça. »

Aujourd’hui, il ressemblait moins au vrai père de Coraline. Il y avait quelque chose d’imprécis dans son visage ; celui-ci faisait penser à la pâte à pain qui commence à lever, quand les creux, les bosses et les fissures s’aplanissent.

« Tu sais, je ne suis pas censé te parler en son absence, reprit-il. Mais ne t’en fais pas. Elle va bientôt revenir. Je vais si bien te démontrer notre tendre hospitalité que tu ne penseras même plus à retourner là-bas. » Il referma la bouche et joignit ses mains sur ses genoux.

« Et moi, qu’est-ce que je suis censée faire, maintenant ? » demanda Coraline.

L’autre père indiqua ses lèvres closes. *Silence*.

« Si vous ne voulez même pas me parler, alors, moi je m’en vais explorer.

– Inutile. Il n’y a pas d’autre endroit où aller. Elle n’a créé que la maison, les jardins et les occupants de la maison. Elle a fait tout ça, puis elle a attendu. » L’air gêné, il posa de nouveau l’index sur ses lèvres, comme s’il en avait déjà trop dit.

Coraline retourna dans le grand salon secouer la poignée de la vieille porte. Mais rien n'y fit. Elle était bien fermée, et l'autre mère avait la clef.

Elle examina la pièce. Elle lui était extrêmement familière, et c'était justement ce qui lui procurait cette sensation si curieuse. Tout était exactement comme dans son souvenir : le mobilier de sa grand-mère, avec son odeur étrange, le tableau représentant la coupe de fruits (une grappe de raisin, deux prunes, une pêche et une pomme), la table basse aux pieds sculptés en forme de pattes de lion, et l'âtre vide qui semblait aspirer la chaleur de la pièce.

Plus un objet qu'elle n'avait encore jamais vu. Une boule de verre, sur la cheminée.

Elle s'approcha sur la pointe des pieds et la souleva. C'était un de ces globes dans lesquels on fait tomber la neige en les retournant, avec deux petits personnages à l'intérieur. Coraline le secoua et une myriade de flocons blancs tout brillants se mirent à traverser pêle-mêle l'eau qu'il contenait.

Elle remit la boule de verre à sa place et continua à chercher ses parents, ainsi qu'un moyen de sortir de là.

Elle franchit la porte de l'appartement, passa à côté des ampoules clignotantes derrière lesquelles les demoiselles Spink et Forcible démontraient leurs talents d'actrices pour l'éternité et, une fois en bas, s'enfonça dans le petit bois.

Dans son jardin à elle, après le bouquet d'arbres, on ne voyait que la prairie et l'ancien court de tennis. Ici, la forêt s'étendait plus loin ; mais plus on avançait, plus les arbres étaient rudimentaires, pour finir par ne plus ressembler du tout à des arbres.

Bientôt ils devinrent approximatifs, à peine une vague idée de ce que doit être un arbre : un tronc gris-brun en bas, et, en haut, un barbouillage verdâtre tenant lieu de feuilles.

Peut-être l’autre mère ne s’intéressait-elle pas beaucoup aux arbres ; ou alors, elle ne s’était pas donné la peine de façonner correctement cette partie de la propriété parce que personne ne s’était jamais aventuré aussi loin.

Coraline continua à marcher.

Alors la brume apparut.

Ce n’était pas une brume humide, comme la brume ou le brouillard normaux. Et elle n’était ni tiède ni froide. En fait, Coraline avait la sensation d’avancer dans le néant.

Je suis une exploratrice, songea-t-elle. *Et il faut que je m’en aille d’ici par tous les moyens. Alors je continue à avancer.*

Autour d’elle il n’y avait plus qu’un vaste rien du tout, comme une feuille de papier vierge ou une très, très grande pièce vide, toute blanche. Ni température, ni odeur, ni texture, ni goût – rien.

En tout cas, ce n’est pas de la brume, songea-t-elle encore. Mais alors, quoi ? L’espace d’une seconde, elle eut peur d’être devenue aveugle. Mais non, puisqu’elle se voyait elle-même, et très clairement. En revanche, pas de sol sous ses pieds ; rien que cette éternelle blancheur brumeuse, laiteuse.

« Qu’est-ce que tu fabriques ? » fit tout à coup une silhouette indistincte à côté d’elle.

Ses yeux mirent un moment à se focaliser sur la créature ; d’abord elle crut que c’était une espèce de lion qui se tenait à quelque distance. Puis elle se ravisa : c’était plutôt une souris, et elle se trouvait tout près. Mais soudain, elle comprit.

« J’explore », répondit-elle au chat.

Son poil était tout hérissé, ses yeux écarquillés, sa queue recourbée entre ses pattes arrière. Il n’avait pas l’air très content.

« Cet endroit ne me plaît pas, déclara-t-il. Enfin, si on peut appeler ça un endroit. Qu’est-ce que tu fais là ?

– Je te l’ai dit : j’explore.

– Il n’y a rien d’intéressant dans le coin. Ce n’est que l’extérieur – la partie qu’elle n’a pas pris la peine de créer.

– Qui ça, “elle” ?

– La chose qui prétend être ton autre mère.

– Et c’est quoi, en réalité, cette chose ? » demanda Coraline.

Mais le chat ne répondit pas. Il continua d’avancer sans bruit à côté d’elle, dans la brume livide.

Une forme sombre s’esquissa devant eux, en surplomb, impressionnante.

« Tu vois, tu te trompais ! dit Coraline au chat. Il y a bel et bien quelque chose ici. »

La forme se précisa au milieu de la brume : une maison toute noire qui les dominait d’un air menaçant au sein de la blancheur sans forme.

« Mais… mais c’est… !

– Eh oui, acquiesça le chat. La maison que tu viens de quitter. Tu as bien vu.

– J’ai peut-être tourné en rond, avec cette brume », suggéra Coraline.

Le chat incurva le bout de sa queue en forme de point d’interrogation et inclina la tête sur le côté. « À toi, peut-être, ça aurait pu arriver ; mais à *moi*, certainement pas. Non, tu n’y es pas du tout.

– Mais comment peut-on tourner le dos à quelque chose et se retrouver quand même devant au bout d’un moment ?

– Facile, répondit le chat. Imagine que tu fais le tour du monde à pied. Tu finirais bien par revenir à ton point de départ, non ?

– Le monde est petit.

– Il est bien assez étendu pour elle, en tout cas, commenta le chat. Une toile d’araignée n’a pas besoin d’être immense : il suffit qu’elle soit assez grande pour attraper les mouches. »

Coraline frissonna.

« Il a dit qu’elle était en train d’équiper toutes les portes et les portails pour t’empêcher d’entrer, dit-elle au chat.

– Elle peut toujours essayer, répliqua-t-il, peu impressionné. Oui, qu’elle essaie, tiens. » Ils se tenaient à présent sous un bouquet d’arbres, près de la maison. Ces arbres-là avaient une apparence beaucoup plus plausible. « Dans ce genre d’endroits, il y a des moyens d’entrer et de sortir dont même *elle* ignore l’existence.

– Alors est-ce bien elle qui a créé ce lieu de toutes pièces ? interrogea Coraline.

– Qu’elle l’ait fabriqué ou qu’elle l’ait trouvé comme ça, quelle différence ? Quoi qu’il en soit, elle en est propriétaire depuis très longtemps. Minute ! » Il frémit, bondit, puis, en un clin d’œil, abattit sa patte sur un gros rat noir. « En temps normal je ne prise pas particulièrement les rats, fit le chat d’un ton naturel, comme s’il ne s’était rien passé, mais ici, ce sont tous des espions à sa solde. Ils lui tiennent lieu d’yeux et de mains… » Il laissa partir le rat.

L’animal parcourut environ un mètre, puis, d’un bond, le chat fut à nouveau sur lui ; il le larda de violents coups de griffes tout en le plaquant au sol de l’autre patte. « C’est le moment que je préfère, commenta-t-il, tout guilleret. Tu veux que je te fasse voir encore une fois ?

– Non merci, répliqua Coraline. Pourquoi fais-tu ça ? Tu la tortures, cette pauvre bête.

– Mmm », répondit le chat. Il relâcha le rat.

Ce dernier fit quelques pas mal assurés, puis s’élança. Le félin le faucha en pleine course, l’expédia dans les airs et le rattrapa dans sa gueule.

« Arrête ! » s’exclama Coraline.

Il laissa tomber le rat entre ses pattes avant et soupira. « Certains prétendent, déclara-t-il d’un ton onctueux comme de la soie huilée, que cette tendance, chez les chats, à jouer avec leur proie est en réalité une preuve de compassion : après tout, cela permet de temps en temps à notre

amusant petit casse-croûte de s’enfuir. Ça t’arrive souvent, toi, que ton dîner s’échappe ? »

Sur ce, il referma ses mâchoires sur le rat et l’emporta derrière un arbre.

Coraline regagna la maison.

Tout était calme et désert, au point que ses propres pas sur le tapis lui parurent assourdissants. Des grains de poussière flottaient en suspension dans un rai de soleil.

Tout au bout du couloir, se trouvait le miroir en pied. Elle se vit dedans en train d’approcher et trouva que son reflet avait l’air plus courageux qu’elle. La glace ne montrait rien d’autre qu’elle avançant dans le couloir.

Tout à coup une main lui frôla l’épaule. Elle leva les yeux. L’autre mère fixait sur elle ses grands yeux-boutons noirs.

« Coraline, ma chérie. J’ai pensé qu’on pourrait peut-être jouer à des jeux, toi et moi, ce matin, maintenant que tu es rentrée de ta petite promenade. On pourrait jouer à la marelle. Ou aux sept familles ? Ou faire une partie de Monopoly ?

– Vous ne vous reflétez pas dans la glace », constata Coraline.

L’autre mère sourit. « Il ne faut jamais faire confiance aux miroirs. Alors, à quoi on joue ? »

Mais Coraline secoua la tête. « Je ne veux pas jouer avec vous. Je veux rentrer chez moi retrouver mes vrais parents. Je veux que vous les laissiez partir. Que vous nous laissiez partir tous les trois. »

L’autre mère secoua très lentement la tête. « *Plus aiguë que la dent d’un serpent est l’ingratitude d’un enfant. Mais le caractère le plus orgueilleux peut être brisé, avec amour.* » Ses longs doigts blancs gigotèrent dans le vide avec un geste caressant.

« Je n’ai pas l’intention de vous aimer, rétorqua Coraline. Quoi que vous fassiez. Et vous ne pouvez pas m’y obliger.

– Viens, on va en discuter », répondit l'autre mère en pivotant sur ses talons pour se diriger vers le salon. Coraline la suivit.

L'autre mère s'assit sur le grand canapé, ramassa un sac en plastique posé à côté et en retira un autre sac en papier blanc tout bruissant.

Elle le tendit à la petite fille. « Tu en veux un ? » proposa-t-elle poliment.

Pensant qu'il s'agissait de caramels, Coraline regarda dedans. Le sac était à moitié plein de gros cancrelats luisants qui se montaient les uns sur les autres en essayant de sortir.

« Non, répondit-elle, je n'en veux pas.

– Comme il te plaira. » L'autre mère choisit un cafard plus noir et plus gros que les autres, lui arracha les pattes (qu'elle déposa avec précision dans un gros cendrier en verre placé sur la petite table à côté du canapé), puis l'engouffra et se mit à mâcher allègrement.

« Miam, fit-elle avant d'en prendre un autre.

– Vous êtes dégoûtante, dit Coraline. Dégoûtante, malfaisante et détraquée.

– On ne parle pas comme ça à sa mère, répliqua son autre mère, la bouche pleine de cafards.

– Vous n'êtes pas ma mère », fit Coraline.

Sans prêter attention à sa réponse, l'autre mère reprit : « Je te trouve bien énervée, Coraline. Cet après-midi, on pourrait peut-être faire un peu de broderie, toutes les deux, ou un peu d'aquarelle, tiens. Puis, si tu as été sage, après dîner tu pourras jouer un moment avec les rats jusqu'à l'heure d'aller au lit. Ensuite, je te lirai une histoire, je te borderai et je te ferai un bisou pour te souhaiter bonne nuit. » Ses longs doigts blancs se mirent à voltiger doucement, comme un papillon fatigué, et Coraline frémit.

« Non », dit-elle.

L'autre mère resta assise là, les lèvres pincées, l'air désapprobateur. Puis elle enfourna un autre cancrelat, et encore un autre, comme si c'étaient des

raisins secs enrobés de chocolat. Ses grands yeux-boutons noirs étaient rivés sur les prunelles noisette de Coraline. Ses mèches de cheveux noires et luisantes s'enroulaient et se tordaient en tous sens sur ses épaules et dans son cou, comme chahutées par une brise que Coraline ne pouvait percevoir.

Elles se dévisagèrent ainsi pendant plus d'une minute. Puis l'autre mère s'écria : « Qu'est-ce que c'est que ces manières ? » Elle replia soigneusement le sac en papier blanc de telle manière que les cafards ne puissent s'en échapper et le rangea dans le sac en plastique. Puis elle se leva ; Coraline trouva qu'elle n'en finissait pas de se déplier. Elle semblait plus grande que dans son souvenir. Elle passa la main dans la poche de son tablier et en sortit d'abord la grosse clef noire, qu'elle jeta négligemment dans le sac en plastique en fronçant les sourcils, puis une petite clef argentée qu'elle brandit triomphalement. « Ah, la voilà, fit-elle. C'est pour toi que je fais ça, Coraline. Pour ton bien. Parce que je t'aime très fort. Et pour t'enseigner les bonnes manières. Après tout, les bonnes manières font l'homme. »

Elle repoussa Coraline dans le couloir et avança vers le miroir en pied, tout au bout. Puis elle enfonça la petite clef dans la substance même de la glace et tourna.

Le miroir s'ouvrit comme une porte. Derrière, un espace plongé dans le noir. « Tu ressortiras quand tu auras appris les bonnes manières, déclara l'autre mère. Et quand tu seras disposée à te comporter en fille aimante. »

Elle souleva Coraline de terre et la fit entrer dans le noir au-delà du miroir. Elle avait un bout de cafard sur la lèvre inférieure et ses yeux-boutons noirs étaient parfaitement inexpressifs.

Puis elle referma la porte, abandonnant Coraline dans les ténèbres.

CORALINE sentit un gros sanglot s’enfler quelque part au fond d’elle-même. Mais elle le réprima avant qu’il n’éclate. Elle inspira profondément et le laissa s’éloigner. Elle tendit les bras pour sonder les limites de l’espace dont elle était prisonnière. Il était grand comme un placard à balais : assez haut pour qu’on s’y tienne debout, mais ni assez large ni assez profond pour qu’on s’y allonge.

L’une de ses parois était en verre et froide au toucher.

Elle fit une seconde fois le tour du réduit exigu en tâtant toutes les surfaces où elle pouvait poser les mains, en cherchant une poignée, un interrupteur, un mécanisme caché – tout ce qui pouvait lui ouvrir une issue. Mais en vain.

Une araignée détala sur le dos de sa main. Elle étouffa un cri. Mais à part la bestiole, elle était toute seule dans son placard, où régnait le noir complet.

Alors sa main rencontra une chose qui avait bien l'air d'être le bas d'un petit visage froid, lèvres et joues. Une voix lui souffla à l'oreille : « Chut ! Pas un bruit ! Ne dites rien, surtout : la mégère pourrait être à l'écoute ! »

Coraline resta muette.

Une main glacée lui effleura le visage comme un doux battement d'ailes de phalène.

Une autre voix, hésitante et si ténue que Coraline crut un instant l'avoir imaginée, déclara alors : « Ô Mademoiselle… Ô Mademoiselle, êtes-vous vivante ?

– Oui, murmura Coraline.

– Pauvre enfant, renchérit la première voix.

– Qui êtes-vous ? demanda Coraline à voix basse.

– Les noms, les noms, toujours les noms… intervint une autre voix, lointaine et désolée. C'est la première chose qui s'en va, une fois que le souffle s'est éteint, et avec lui le battement du cœur. Les souvenirs nous restent bien plus longtemps que les noms. Je revois ma gouvernante tenant à la main mon cerceau et ma baguette, un matin de mai, avec le soleil qui brillait dans son dos et tout autour d'elle les tulipes qui dansaient sous la brise. Mais j'ai complètement oublié son nom, et celui des tulipes.

– Je ne crois pas que les tulipes aient de nom, plaça Coraline. Ce sont juste des tulipes.

– Possible, répondit la voix avec tristesse. Mais moi, je me suis toujours dit que celles-là devaient en porter un. Il y en avait des rouges, des orange et rouge, et des rouge et orange et jaune, comme les braises dans la cheminée de la nursery les soirs d'hiver. Je m'en souviens très bien. »

La voix était si affligée que Coraline tendit le bras dans sa direction ; elle rencontra une main froide, qu'elle serra bien fort.

Ses yeux commençaient à s'accoutumer à l'obscurité. À présent Coraline devinait – ou croyait deviner – trois silhouettes, toutes aussi pâles et indistinctes que la lune en plein jour. Elles appartenaient à des enfants de sa taille. La main glacée exerça une pression à son tour. « Merci », fit la voix.

« Tu es une fille ou un garçon ? » s'enquit Coraline.

Une pause. Puis : « Quand j'étais enfant, je portais des robes et mes cheveux étaient longs et bouclés, répondit l'autre d'un ton peu convaincu. Mais maintenant que vous me posez la question, il me semble bien qu'un jour, on a remplacé mes jupons par des culottes et qu'on m'a coupé les cheveux.

– Toutes choses dont nous ne nous soucions guère, intervint la première voix.

– Oui, un garçon, peut-être, reprit la voix de l'être dont Coraline tenait la main. En effet, je crois que j'ai été un garçon. » Son léger éclat s'accrut quelque peu dans l'obscurité.

« Que vous est-il arrivé à tous ? voulut savoir Coraline. Comment avez-vous atterri ici ?

– C'est elle qui nous y a abandonnés, répondit une des voix. Elle nous a volé notre cœur, elle nous a volé notre âme, elle nous a pris notre vie puis elle nous a enfermés ici, dans le noir, et elle nous a oubliés.

– Mes pauvres… commenta Coraline. Et depuis quand êtes-vous là ?

– Très, très longtemps, fit une des voix.

– Si fait, ajouta une autre. Des temps immémoriaux.

– Moi, fit la voix de la créature qui pensait avoir été un garçon, j'ai franchi la porte de l'office et je me suis retrouvé dans le boudoir. Mais *elle* m'y attendait. Elle a dit qu'elle était mon autre maman ; mais ma vraie maman, je ne l'ai jamais revue.

– Fuyez ! coupa la toute première voix – une fille aussi, d'après Coraline. Fuyez tant que vous avez encore de l'air dans les poumons, du

sang dans les veines, de la chaleur dans le cœur. Fuyez pendant que vous avez encore votre esprit et votre âme.

– Pas question, contra Coraline. Elle retient mes parents prisonniers et je suis justement revenue les chercher.

– Ah, mais c'est qu'elle vous retiendra ici jusqu'à ce que les jours partent en poussière, que les feuilles tombent et que les années passent les unes après les autres tel le tic-tac de l'horloge.

– Non, dit Coraline. Ce n'est pas vrai. »

Silence dans le réduit derrière le miroir.

« Si d'aventure vous parveniez à arracher votre maman et votre papa des mains de la mégère, vous pourriez du même coup libérer nos âmes.

– Pourquoi, elle vous les a volées ? s'étonna Coraline, choquée.

– Si fait. Puis elle les a celées.

– C'est pourquoi nous n'avons pu partir d'ici à notre mort. Elle nous a gardés pour se nourrir de nous, et maintenant, il ne reste de nous que des mues de serpents ou d'araignées, sans plus rien à l'intérieur. Retrouvez donc nos cœurs secrets, petite mademoiselle.

– Que vous arrivera-t-il si je les retrouve ? »

Les voix demeurèrent muettes.

« Et qu'est-ce qu'elle va me faire ? »

Les silhouettes blafardes palpitèrent légèrement ; Coraline en arrivait presque à croire que c'étaient de simples images rémanentes, comme ce halo qu'on continue à voir quand on détourne les yeux d'une lumière très vive.

« Cela ne fait point mal, chuchota une voix presque inaudible.

– Elle vous prendra votre vie, tout ce que vous êtes, tout ce à quoi vous tenez, et en lieu et place ne vous laissera que brume et brouillard. Elle vous prendra ce qui fait votre joie. Et un beau matin, vous vous éveillerez pour constater que votre cœur et votre âme ont disparu. Une coquille vide, voilà

ce que vous serez devenue – à peine une volute, si fait ; guère plus qu'un rêve à l'instant de l'éveil, ou le souvenir d'une chose oubliée.

– Creuse, souffla la troisième voix. Creuse creuse creuse creuse creuse.

– Il faut fuir, soupira faiblement une des voix.

– Je ne crois pas, répliqua Coraline. J'ai bien essayé, mais ça n'a pas marché. Au lieu de ça, elle a pris mes parents. Vous pouvez me dire comment on sort d'ici ?

– Si nous le savions, nous vous le dirions. »

Les pauvres… se dit Coraline.

Elle s'assit, puis ôta son pull et le roula en boule pour s'en servir de coussin et le cala derrière sa tête. « Elle ne me laissera pas éternellement dans le noir. Elle m'a fait venir pour jouer à des jeux. Le chat a dit qu'elle aimait jouer et relever des défis. Or, tant que je suis ici dans le noir, je ne représente guère un défi. » Elle se contorsionna pour trouver une position confortable dans l'espace exigu derrière le miroir.

Son estomac émit un grondement. Elle mangea sa dernière pomme en prenant de toutes petites bouchées, pour la faire durer le plus longtemps possible. Quand elle eut fini, elle n'était pas rassasiée.

Tout à coup, une idée lui vint. Elle murmura : « Quand elle viendra me chercher, vous devriez en profiter pour sortir, tous les trois ! Venez donc avec moi.

– Si seulement ! répondirent-ils entre deux soupirs, de leur petite voix qui était à peine là. Malheureusement, elle retient notre cœur prisonnier. Dorénavant, nous avons notre place dans les ténèbres et les lieux déserts. La lumière nous flétrirait, nous calcinerait.

– Ah. »

Coraline ferma les yeux et l'obscurité devint totale. Elle posa la tête sur son pull-over et s'endormit. Au moment de sombrer dans le sommeil, elle crut sentir un des spectres déposer un baiser sur sa joue, tendrement ; puis une petite voix parla – si faible qu'elle était à peine là, une ébauche de voix

vaporeuse et douce, si subtile qu'on pouvait presque la croire imaginaire. La voix lui chuchota à l'oreille : « Regarde à travers la pierre. »

Puis Coraline s'endormit pour de bon.

L’AUTRE mère semblait en meilleure forme : ses joues avaient rosi, ses mèches de cheveux se tortillaient tels des serpents paresseux dans la chaleur du soleil. Quant à ses yeux-boutons noirs, on aurait dit qu’ils venaient d’être astiqués.

Elle avait traversé le miroir aussi facilement que si elle avançait dans de l’eau, baissé les yeux sur Coraline, puis ouvert la porte avec la petite clef argentée. Elle prit l’enfant ensommeillée dans ses bras tout comme la vraie mère de Coraline le faisait quand celle-ci était toute petite, en la berçant comme un bébé.

Elle l’emporta dans la cuisine et la déposa tout doucement sur la paillasse.

Coraline se débattit contre le sommeil ; pour le moment, elle n'avait conscience que d'une chose : on venait de lui faire un câlin très tendre ; et elle en voulait encore. Puis elle vit où elle était et en quelle compagnie.

« Tu vois, ma douce, disait son autre mère. Je suis retournée te chercher dans le placard. Tu avais besoin d'une bonne leçon, mais chez nous, la pitié doit tempérer la justice ; si nous haïssons le péché, la pécheresse, elle, nous l'aimons. À partir de maintenant, si tu es disposée à être une bonne petite fille qui aime sa maman, qui obéit et s'exprime correctement, nous nous entendrons à merveille, toi et moi ; et nous nous aimerons à merveille aussi. »

Coraline se frotta les yeux pour les débarrasser des dernières traces de sommeil.

« Il y avait d'autres enfants là-dedans, fit-elle. De vieux enfants d'il y a longtemps.

– Tiens donc ? fit l'autre mère, qui s'affairait entre casseroles et réfrigérateur, sortant des œufs, du fromage, du beurre et un paquet de bacon en tranches.

– Oui, reprit Coraline. Et vous voulez que je finisse comme eux. Transformée en coquille vide. »

Son autre mère sourit gentiment. D'une main, elle cassa les œufs dans un saladier ; de l'autre, elle les battit énergiquement. Puis elle déposa dans une poêle un morceau de beurre qui se mit à chuinter, grésiller et s'écouler en rond tandis qu'elle découpait de fines tranches de fromage. Elle les mélangea aux œufs battus, où elle avait préalablement versé le beurre fondu, puis donna encore quelques coups de fouet.

« Ne dis pas de bêtises, ma chérie. Je t'aime très fort. Et je t'aimerai toujours. De toute façon, quand on a deux sous de bon sens on ne croit pas aux fantômes – et puis, ce sont de fieffés menteurs. Sens un peu le délicieux petit déjeuner que je suis en train de te confectionner. (Elle versa sa

préparation dans la poêle.) Une omelette au fromage. Comme tu les aimes tant. »

Coraline en avait l'eau à la bouche. « Vous aimez bien jouer, m'a-t-on dit. »

Les yeux de l'autre mère lancèrent des éclairs. « Tout le monde aime jouer », se borna-t-elle à répondre.

« Oui », dit Coraline avant de sauter de la paillasse pour aller se mettre à table.

Le bacon grésillait en pétillant sur le gril. Il répandait un fumet délectable.

« Vous ne préféreriez pas jouer dans les règles et gagner le droit de me garder ? s'enquit-elle.

– Possible. (L'autre mère feignait l'indifférence, mais ses doigts tressaillaient, tambourinaient, et elle se passa une langue écarlate sur les lèvres.) Qu'est-ce que tu mets en jeu, au juste ?

– Moi, fit Coraline. (Elle s'empoigna les genoux sous la table pour les empêcher de trembler.) Si je perds, je reste ici avec vous pour toujours et je vous laisse m'aimer. Je serai sage. Je mangerai ce que vous me donnerez à manger et je jouerai aux sept familles. Je vous laisserai même me coudre des boutons à la place des yeux. »

Son autre mère la dévisagea sans ciller. « Ça me va parfaitement. Mais si tu ne perds pas ?

– Dans ce cas, vous me laissez partir. Vous libérez tout le monde – mes vrais parents, les enfants morts, tous ceux qui sont pris au piège ici. »

L'autre mère ôta le bacon du gril et le disposa sur une assiette. Puis elle fit glisser par-dessus l'omelette au fromage, en la retournant prestement et en la laissant se replier pour adopter la forme convenue.

Elle plaça le tout devant Coraline, puis ajouta un verre de jus d'orange fraîchement pressé et une grande tasse de chocolat chaud tout mousseux.

« Oui, je crois qu'il me plaît, ton jeu. Mais au fait, de quoi s'agit-il ? De devinettes ? D'un test de connaissances, d'un jeu d'adresse peut-être ?

– Un jeu d'exploration, suggéra Coraline. Où il faut trouver des choses.

– Et d'après toi, que faudra-t-il trouver, dans ce jeu de cache-cache, Coraline Jones ? »

La petite hésita. Puis : « Mes parents. Et l'âme des enfants derrière le miroir. »

L'autre mère sourit d'un air triomphant et Coraline se demanda si elle avait fait le bon choix. De toute manière, il était trop tard.

« Marché conclu, répondit-elle. Et maintenant, mange, ma douce. Ne t'en fais pas – ce petit déjeuner ne te fera pas de mal. »

Coraline baissa les yeux sur son assiette. Elle s'en voulait à mort de céder aussi facilement, mais elle avait vraiment trop faim.

« Qu'est-ce qui me dit que vous tiendrez parole ? insista-t-elle.

– Je te le jure. Je le jure sur la tombe de ma propre mère.

– Elle a vraiment une tombe ?

– Mais certainement. C'est moi-même qui l'y ai ensevelie. Et quand je l'ai surprise à vouloir en sortir, je l'y ai promptement remise.

– Jurez sur quelque chose d'autre. Que je puisse vous faire confiance.

– Je le jure sur ma main droite », dit alors l'autre mère, en levant la main avant d'agiter lentement ses longs doigts terminés par des ongles en forme de griffes.

Coraline haussa les épaules. « D'accord. Marché conclu. » Elle s'attaqua à son petit déjeuner en se retenant de l'engloutir littéralement. Elle était plus affamée qu'elle n'aurait cru.

Son autre mère ne la quittait pas du regard. Il était difficile de déchiffrer une expression dans ses yeux- boutons noirs, mais Coraline crut deviner qu'elle était affamée aussi.

Elle but son jus d'orange, mais ne put se résoudre à savourer le chocolat chaud qui, pourtant, devait être délicieux.

« Par où faut-il que je commence ? demanda-t-elle.

– Par où tu voudras », répliqua l'autre mère en feignant l'indifférence totale.

Coraline la regarda et réfléchit de toutes ses forces. Inutile d'explorer le jardin et le reste : rien de tout cela n'existait réellement. Dans le monde créé par son autre mère, il n'y avait ni court de tennis à l'abandon, ni puits sans fond. La seule chose réelle, c'était la maison proprement dite.

Elle examina la cuisine. Elle alla ouvrir le four, puis le freezer et le bac à légumes. L'autre mère la suivait, un sourire railleur au coin des lèvres.

« D'ailleurs, c'est gros comment, une âme ? » demanda Coraline.

L'autre mère s'assit à table et s'adossa au mur sans rien dire. Elle entreprit de se curer les dents du bout d'un interminable ongle verni en carmin, puis, du bout du même ongle, tapota la surface luisante et noire de son œil-bouton.

« Vous ne voulez pas me donner la réponse ? fit Coraline. Eh bien tant pis, je m'en passerai. Je me fiche que vous m'aidiez ou non. Une âme, ça a la taille d'un ballon de plage, c'est bien connu. »

Elle espérait que l'autre mère dirait quelque chose du genre : « Mais non, voyons ! C'est gros comme un oignon bien mûr – ou une valise – ou une horloge de grand-père. » Mais non : elle se contenta de sourire, et le tap-tap-tap de son ongle contre son œil continua à retentir, régulier, inexorable, tel un robinet gouttant dans un évier. Coraline se rendit compte que ce qu'elle entendait, c'était bel et bien des gouttes d'eau, et qu'elle était toute seule dans la cuisine.

Elle frissonna. Elle préférait savoir où se trouvait l'autre mère, car si on ne la voyait plus nulle part, elle pouvait se trouver n'importe où. Et ce qu'on ne voyait pas, ça faisait toujours plus peur. Coraline enfonça ses mains dans ses poches et ses doigts se refermèrent sur la forme rassurante

du caillou percé. Elle le tira de sa poche, le tint devant elle comme si c'était une arme à feu, puis sortit dans le couloir.

On n'entendait rien d'autre que le tap-tap des gouttes dans l'évier métallique.

Elle jeta un coup d'œil au miroir au fond du couloir. L'espace d'un moment il s'embruma et elle crut voir bouger dans le verre des visages indistincts, sans forme précise ; puis ils disparurent et la glace ne refléta plus qu'une fillette petite pour son âge tenant un objet qui luisait doucement, tel un morceau de charbon vert.

Coraline regarda sa main, étonnée : ce n'était qu'un caillou percé d'un trou, une pierre brune sans signe particulier. Puis elle reporta son regard sur le miroir, où le caillou brillait comme une émeraude. Il en sortait un sillage de feu vert qui partait vers la chambre de Coraline.

« Hmm », fit cette dernière.

Elle entra dans la chambre. Les jouets s'animèrent, comme s'ils étaient contents de la voir, et un petit char d'assaut sortit même du coffre pour venir la saluer, écrasant sous ses chenilles plusieurs autres jouets. Il tomba par terre, versa sur le côté et resta là comme un scarabée sur le dos, à actionner ses chenilles en émettant un grondement sourd, jusqu'à ce que Coraline le remette dans le bon sens. Le tank s'enfuit sous le lit tant il avait honte.

Coraline fit le tour de la pièce.

Elle regarda dans les placards, les tiroirs. Puis elle prit le coffre à jouets par un bout et en renversa tout le contenu sur le tapis ; les jouets grognèrent, s'étirèrent ou se tortillèrent maladroitement pour se démêler les uns des autres. Une bille grise partit en roulant vers le mur, qu'elle heurta avec un petit bruit sec. Mais aucun d'entre eux ne pouvait être une âme, Coraline en était sûre. Elle examina un bracelet porte-bonheur en argent auquel étaient suspendues de petites breloques en forme d'animaux qui se poursuivaient

tout autour du bijou sans que jamais le renard n’attrape le lapin, ni l’ours le renard.

Coraline ouvrit sa main et observa le caillou percé en espérant y découvrir un indice, mais en vain. La plupart des jouets tombés du coffre avaient filé se cacher sous le lit ; les rares qui restaient (un petit soldat en plastique vert, la bille en verre, un yo-yo rose vif et ainsi de suite) étaient bien le genre de jouets qu’on trouvait au fond des coffres dans le monde réel : des objets oubliés, abandonnés, mal aimés.

Comme elle s’apprêtait à renoncer pour aller chercher ailleurs, Coraline se rappela tout à coup la consigne qu’une voix lui avait doucement murmurée dans le noir. Elle éleva le caillou percé à la hauteur de son œil droit et regarda à travers en fermant le gauche.

Vu à travers le caillou, le monde était gris et terne ; on aurait dit un dessin au crayon. Tout y était de couleur grise. Ou plutôt non, pas tout. Quelque chose brillait par terre ; cela avait la couleur des braises dans une cheminée de nursery, la couleur d’une tulipe orange et écarlate sous le soleil de mai. Coraline tendit la main gauche sans quitter des yeux l’objet incandescent, de peur qu’il n’en profite pour disparaître, et le chercha à tâtons.

Ses doigts se refermèrent sur une surface lisse et fraîche. Elle ramassa prestement l’objet, puis regarda à l’œil nu ce qu’elle tenait. La bille en verre mat tombée du fond du coffre gisait dans sa paume. Elle la regarda une nouvelle fois à travers le caillou. Elle se remit à rougeoyer par intermittence.

Une petite voix s’éleva dans sa tête : « C’est certain, à présent, petite demoiselle : j’étais bel et bien un garçon, maintenant que j’y repense. Mais il faut vous dépêcher. Il vous en reste deux à trouver, et déjà la mégère vous en veut de m’avoir déniché. »

Tant qu’à faire, songea Coraline, *autant que ce ne soit pas avec ses vêtements à elle.* Elle remit son pyjama, sa robe de chambre et ses

pantoufles, laissant le pull gris et le jean noir soigneusement pliés sur le lit, posant les bottes orange par terre à côté du coffre à jouets.

Elle rangea la bille dans sa poche et sortit dans le couloir.

Quelque chose lui picota le visage et les mains ; on aurait dit une tempête de sable sur une plage un jour de grand vent. Elle se protégea les yeux et poursuivit son chemin tant bien que mal.

Les piqûres de grains de sable s'accrurent ; elle avait de plus en plus de mal à avancer, comme si elle devait affronter une bourrasque particulièrement violente. En outre, ce vent-là était froid et insidieux.

Elle recula d'un pas et réintégra la chambre.

« Ah, ne vous arrêtez surtout pas, souffla une voix fantôme à son oreille. Car la mégère est en colère. »

Elle ressortit dans le couloir et une nouvelle rafale lui piqua les joues et le reste à force d'invisibles projections de grains de sable, acérés comme des aiguilles et coupants comme le verre.

« C'est de la triche ! » cria Coraline face au vent.

Elle ne reçut pas de réponse, mais la tourmente se remit à souffler autour d'elle avec une ardeur redoublée ; puis, d'un seul coup, cela s'arrêta. En passant devant la cuisine, Coraline entendit le robinet qui fuyait… Mais c'était peut-être les ongles de l'autre mère qui tambourinaient impatiemment sur la table ? Coraline résista à l'envie de vérifier.

En quelques enjambées elle fut devant la porte d'entrée, qu'elle ne tarda pas à franchir.

Elle descendit l'escalier qui tournait autour de la maison, jusqu'à la porte des demoiselles Spink et Forcible. À présent les ampoules clignotaient au hasard, en formant des mots que Coraline ne comprenait pas. La porte était fermée. Craignant qu'elle ne soit verrouillée, elle pesa de tout son poids sur le battant. Après lui avoir opposé une certaine résistance, il céda

d’un coup et, après une secousse, Coraline entra en trébuchant dans la pièce obscure.

Coraline referma sa main sur le caillou troué et s’avança dans le noir. Elle s’attendait à trouver une antichambre fermée par un rideau, mais non. Tout était sombre. Le théâtre était désert. Elle s’avança précautionneusement. Un frou-frou au-dessus de sa tête. Elle leva les yeux vers le plafond, où régnaient des ténèbres encore plus épaisses, et ce faisant buta dans un obstacle. Elle se baissa, ramassa la torche que ses pieds venaient de heurter et l’alluma avant d’en promener le faisceau dans la salle.

Celle-ci était à l’abandon. Les fauteuils cassés gisaient par terre et d’antiques toiles d’araignées poussiéreuses tapissaient les murs, les boiseries putréfiées et les tentures de velours en décomposition.

Nouveau bruissement. Coraline dirigea le faisceau de sa torche vers le plafond. Il y avait des choses, là-haut. Des choses gluantes et glabres. Autrefois, elles avaient eu une tête ; peut-être même des corps de chiens. Mais les chiens n’avaient pas des ailes de chauves-souris et ne se suspendaient pas la tête en bas comme des araignées, ou comme des chauves-souris.

La lumière dérangea les créatures. L’une d’elles s’envola et ses ailes vrombirent pesamment à travers la poussière. Elle descendit en piqué sur Coraline – qui l’évita de justesse – et alla se poser sur le mur du fond, qu’elle entreprit d’escalader la tête en bas pour regagner le nid de chiens chauves-souris au plafond.

Coraline posa le caillou sur son œil et passa la salle en revue, cherchant un objet brillant, un signe révélant la présence d’une autre âme cachée. Elle promena dans tous les coins un faisceau lumineux auquel l’abondante poussière en suspension dans l’air conférait un aspect presque solide.

Il y avait quelque chose sur le mur, au fond de la scène à moitié démolie. D’un blanc tirant sur le gris, la chose était deux fois plus grosse

que Coraline et restait collée au mur comme une limace. Coraline inspira profondément. *Je n'ai pas peur*, se répéta-t-elle. *Je n'ai pas peur*. Elle-même n'en croyait pas un mot, mais cela ne l'empêcha pas de se hisser comme elle put sur la scène, dont les planches pourries cédaient au fur et à mesure sous ses doigts.

En approchant de la chose sur le mur, elle vit que c'était une espèce de chrysalide, un peu comme les cocons qui contenaient les œufs d'araignées. Cela tressaillit à la lumière de la torche. Dedans, il y avait une chose qui ressemblait à une personne, mais avec deux têtes et deux fois plus de bras et de jambes que la normale.

La créature du cocon avait quelque chose d'affreusement inachevé et de mal dégrossi, comme si on avait façonné deux personnages en pâte à modeler pour ensuite les chauffer et les amalgamer l'un à l'autre en appuyant bien pour les réunir en un seul et unique objet.

Coraline hésita. Elle n'avait aucune envie d'aller y regarder de plus près. Les chiens chauves-souris se laissaient tomber l'un après l'autre du plafond pour tourner en rond dans la salle en se rapprochant de la petite fille, sans toutefois la toucher.

Il n'y a peut-être pas d'âmes cachées là-dedans, songea- t-elle. *Je pourrais m'en aller, chercher ailleurs*. Un dernier coup d'œil par le trou du caillou : le théâtre abandonné était toujours d'un gris aussi morne, mais à présent, une lueur mordorée à l'éclat à la fois chaud et vif, comme du bois de cerisier, émanait de la chrysalide. L'objet qui brillait se trouvait dans une des mains de la chose sur le mur.

Coraline traversa lentement la scène vermoulue, en faisant le moins de bruit possible. Car si jamais elle se réveillait, la chose dans le cocon ouvrirait les yeux et la verrait. Et alors…

Dans son imagination, rien n'était aussi effrayant que le simple fait de sentir le regard de cette chose sur elle. Son cœur battait à grands coups. Elle

fit encore un pas.

Jamais de sa vie elle n'avait eu aussi peur. Pourtant, elle continua d'avancer, jusqu'à ce qu'elle arrive devant la chrysalide. Elle enfonça la main dans la blancheur visqueuse de la chose sur le mur. Il y eut un crépitement, comme le bruit d'un minuscule feu. La substance adhéra à sa peau et à sa manche comme une toile d'araignée ou une barbe à papa. Elle tendit le bras vers le haut et entra en contact avec une main froide qui, s'aperçut-elle, tenait au creux de sa paume une autre bille de verre. La peau de la créature était glissante, comme enduite de gelée. Coraline chercha à s'emparer de la bille.

Tout d'abord, il ne se passa rien. La créature la tenait fermement. Puis, un par un, les doigts desserrèrent leur étreinte et la bille tomba dans la paume de Coraline. Celle-ci retira son bras de l'entrelacs gluant, soulagée que la chose n'ait pas ouvert les yeux. Elle dirigea sa lampe vers les visages de la créature. Ils ressemblaient un peu aux incarnations juvéniles des demoiselles Spink et Forcible, mais distordues et pressées l'une contre l'autre, comme deux pains de cire fondus pour former une seule et même monstruosité.

Tout à coup, sans avertissement, une des mains de la créature voulut saisir le bras de Coraline. Ses ongles l'égratignèrent, mais sa peau était trop glissante : le bras lui échappa. Coraline se dégagea sans peine. Alors les yeux s'ouvrirent et quatre boutons noirs et luisants la regardèrent. Deux voix qui ne ressemblaient à rien de connu s'adressèrent à elle. L'une gémissait et chuchotait, l'autre vibrait comme une grosse mouche enragée bourdonnant contre une vitre, mais toutes deux dirent à l'unisson : « Voleuse ! Rends-la-nous ! Arrête, voleuse ! »

Des chiens chauves-souris se mirent à grouiller dans toute la salle. Coraline battit en retraite. Elle se rendit compte alors que la chose sur le mur, qui avait été jadis les autres demoiselles Spink et Forcible, était peut-être terrifiante, mais qu'elle était maintenue en place par le lacis de matière

blanche, prisonnière de son propre cocon. Elle ne pouvait pas se lancer à sa poursuite.

Les chiens chauves-souris voletaient tout autour d'elle en faisant claquer leurs ailes, mais sans lui faire le moindre mal. Elle descendit de scène et braqua sa torche çà et là dans la salle pour chercher la sortie.

« Fuyez, petite demoiselle, fit une voix de fillette dans sa tête. Fuyez immédiatement. Vous tenez déjà deux d'entre nous. Fuyez cet endroit tant que votre sang coule encore dans vos veines. »

Coraline plaça la bille dans sa poche, à côté de l'autre, puis repéra enfin la porte, s'élança et tira dessus jusqu'à ce qu'elle s'ouvre.

DEHORS le monde s’était mué en brume tourbillonnante et informe qui ne recelait ni silhouettes ni ombres. La maison semblait s’être déformée et en quelque sorte étirée. Coraline avait l’impression qu’elle s’était accroupie pour la toiser, comme si ce n’était pas vraiment une maison, mais une idée de maison. Et le créateur de cette idée n’était pas quelqu’un de bien – Coraline en était certaine. Un paquet de fibres blanches et gluantes était resté accroché à son bras. Elle s’en débarrassa comme elle put. Grisâtres, les fenêtres de la maison penchaient selon des angles bizarres.

L’autre mère l’attendait sur la pelouse, les bras croisés. Ses yeux-boutons noirs étaient inexpressifs, mais elle pinçait les lèvres sous le coup d’une rage froide.

En voyant Coraline, elle étendit sa longue main blanche, puis recourba l'index. Coraline s'approcha. L'autre mère ne dit rien.

« J'en ai déjà deux, déclara Coraline. Il ne me reste plus qu'une âme à trouver. »

L'autre mère ne broncha pas. On aurait dit qu'elle n'avait pas entendu.

« Je croyais que ça vous intéresserait, reprit Coraline.

– Je te remercie, Coraline, répliqua l'autre mère sur un ton glacial. Sa voix ne sortait pas seulement de sa bouche, mais émanait de la brume, de la maison et même du ciel. Je t'aime très fort, tu le sais », reprit-elle.

Coraline acquiesça malgré elle. Car c'était vrai : cette femme l'aimait. Mais elle l'aimait comme l'avare aime l'argent, comme le dragon couve son or. Aux yeux- boutons de l'autre mère, elle n'était qu'un bien matériel. Elle le savait très bien. Un petit animal domestique qu'on tolère mais qui, en raison de son comportement, a cessé d'être amusant.

« Je n'en veux pas, de votre amour, dit Coraline. Je ne veux rien qui vienne de vous.

– Même pas une main secourable ? Tu te débrouilles si bien, jusqu'ici ! J'ai pensé que tu serais contente d'avoir un petit indice supplémentaire pour t'aider dans ta chasse au trésor.

– Je m'en sors très bien toute seule.

– Certes, répliqua l'autre mère, mais si tu voulais par exemple inspecter l'appartement de devant – celui qui est inoccupé –, tu trouverais la porte fermée, et tu serais bien avancée !

– Ah… Coraline réfléchit un moment. Il existe une clef ? »

L'autre mère resta plantée là, dans le brouillard gris papier et ce monde qui avait de moins en moins d'épaisseur. Ses cheveux noirs bougeaient autour de sa tête comme s'ils étaient animés d'une intention propre. Tout à coup un toussotement naquit au fond de sa gorge et elle ouvrit la bouche.

Elle leva la main et prit sur sa langue une petite clef en cuivre. Une clef de porte d'entrée.

« Tiens. Tu vas avoir besoin de ça. »

Elle lança négligemment la clef à Coraline, qui l'attrapa d'une seule main sans avoir eu le temps de se demander si elle en voulait ou non. L'objet était encore humide.

Un vent glacé les enveloppa. Coraline frissonna et détourna les yeux. Quand elle voulut les reporter sur son autre mère, celle-ci n'était plus là.

Hésitante, elle contourna la maison, puis s'arrêta devant la porte d'entrée de l'appartement inoccupé. Comme les autres, elle était peinte en vert vif.

« Elle vous veut du mal, murmura une voix de fantôme dans son oreille. Nous ne pensons pas qu'elle veuille vraiment vous aider. C'est sans doute un mauvais tour qu'elle vous joue.

– Oui, vous avez certainement raison. » Coraline introduisit quand même la clef dans la serrure et tourna.

La porte pivota lentement sur ses gonds et Coraline entra sans bruit.

Les murs étaient couleur de lait tourné. Le plancher nu, tout poussiéreux, portait la marque de tapis et de carpettes disparus.

Pas de meubles. Rien que des emplacements vides. Aucune décoration sur les murs – seulement des rectangles plus clairs signalant qu'une photo ou un tableau avaient jadis été accrochés là. Il régnait un tel silence que Coraline crut entendre les grains de poussière tournoyer dans l'air.

Comme elle avait très peur que quelque chose lui saute dessus, elle se mit à siffloter. Ce serait peut-être dissuasif.

Elle traversa d'abord la cuisine vide. Puis ce fut une salle de bains également vide où elle ne trouva qu'une baignoire en fonte, avec dedans une araignée morte de la taille d'un petit chat. La dernière pièce qu'elle inspecta avait dû être une chambre à coucher ; l'ombre poussiéreuse qui dessinait un rectangle sur le plancher correspondait sûrement à un lit. Puis elle aperçut quelque chose et eut un sourire sans joie. Un gros anneau

métallique était serti dans les lattes du plancher. Coraline se mit à genoux, l'attrapa à deux mains (il était froid) et tira de toutes ses forces.

Avec une lenteur, une raideur et une lourdeur terrifiantes, un carré de plancher monté sur charnières se souleva : une trappe. Dans l'ouverture, Coraline ne vit que des ténèbres. Elle y passa la main et rencontra un interrupteur, lui aussi froid au toucher. Elle l'actionna sans grand espoir, mais quelque part au-dessous d'elle une ampoule s'alluma et une faible lueur jaunâtre s'échappa de la trappe. Coraline distingua des marches, mais rien d'autre.

Elle rangea la clef dans sa poche et s'empara du caillou troué. Elle regarda à travers en direction de la cave, mais ne vit rien. Elle remit le caillou dans sa poche.

Dans le trou béant, ça sentait l'argile détrempée, avec un soupçon d'autre chose, une odeur âcre qui piquait comme du vinaigre.

Coraline se glissa par la trappe non sans lancer des regards inquiets au rabat. Il était lourd. S'il retombait, elle serait enfermée à jamais dans le noir. Elle l'éprouva de la main. Il ne bougea pas. Alors elle fit face à l'obscurité et se mit à descendre. Au pied des marches, un autre interrupteur était encastré dans le mur. Métallique, il était tout rouillé. Elle appuya dessus jusqu'à ce qu'il s'abaisse, et une ampoule nue suspendue au plafond bas s'alluma à son tour. Mais sa lumière ne permit même pas à Coraline de discerner ce qu'on avait peint sur les murs de la cave, dont le revêtement s'écaillait. C'étaient apparemment des fresques grossièrement exécutées. Il y avait là des yeux, pas de doute, et peut-être aussi des grappes de raisin. Et au-dessous, d'autres choses encore. Peut-être des gens, mais elle n'en était pas sûre.

Dans un coin, un tas d'ordures – des cartons pleins de vieux papiers moisis et, à côté, un monceau de rideaux en décomposition.

Le ciment crissa sous ses pantoufles. La puanteur empirait. Coraline allait faire demi-tour quand elle vit un pied dépasser de la pile de rideaux.

Elle inspira à fond (les odeurs de pain rassis et de vin tourné à l'aigre lui montèrent à la tête) et repoussa le tissu humide, révélant une masse qui avait à peu près la taille et la forme d'une personne.

Dans la pénombre, il lui fallut plusieurs secondes pour l'identifier : la chose était livide et boursouflée comme une larve, mais pourvue de bras et de jambes filiformes. Son visage pratiquement dépourvu de traits avait gonflé comme de la pâte à pain qui lève.

Elle avait deux gros boutons noirs à la place des yeux.

Coraline émit un son mêlé d'horreur et de dégoût. Comme si cela l'avait réveillée, la chose fit mine de s'asseoir. Coraline était pétrifiée sur place. La tête pivota jusqu'à ce que les yeux-boutons noirs la regardent bien en face. Alors une bouche s'ouvrit dans ce visage pourtant sans bouche ; des filaments blanchâtres adhéraient à ses lèvres. Une voix qui ne ressemblait plus du tout à celle de son père chuchota : « Coraline.

– Au moins, dit-elle à la chose qu'était devenu son autre père, tu ne m'as pas sauté dessus dans le noir. »

Les mains grêles de la créature se portèrent à son visage et modelèrent l'argile blanchâtre de manière à faire apparaître un semblant de nez. Mais elle ne dit rien.

« Je cherche mes parents, reprit Coraline. Ou l'âme qui a été volée à l'un des autres enfants. Est-ce que je les trouverai ici ?

– Il n'y a rien, ici, répondit indistinctement la chose blême. Rien que de la poussière, de l'humidité et de l'oubli. » Cette chose blanche était énorme et toute bouffie. *Monstrueuse*, songea Coraline, *mais aussi très malheureuse*. Elle regarda partout à travers son caillou percé, mais la chose avait dit vrai : il n'y avait rien.

« Mon pauvre, reprit-elle. Je parie qu'elle vous a fait descendre ici pour vous punir de m'en avoir trop dit. »

La chose hésita, puis acquiesça. Coraline s'étonna : comment avait-elle pu penser une seconde que cette larve ressemblait à son vrai père ?

« J'ai de la peine pour vous, lui dit-elle.

– Elle n'est pas très contente, fit la chose qui avait été l'autre père. Pas contente du tout, même. Tu l'as mise dans tous ses états. Et quand elle est comme ça, elle s'en prend à tout le monde. C'est sa nature. »

Coraline donna de petites tapes consolatrices sur la tête glabre de la chose. Sa peau était poisseuse – là encore, comme de la pâte à pain tiède. « Mon pauvre, répéta-t-elle. Vous n'êtes qu'une de ses créations ; et quand elle n'a plus eu besoin de vous, elle vous a mis au rebut. »

La chose hocha vigoureusement la tête, provoquant la chute de son œil-bouton gauche, qui tinta sur le sol en ciment. Elle promena un regard égaré dans la pièce, comme si elle ne savait plus où se trouvait Coraline ; puis, quand elle l'eut localisée, elle rouvrit la bouche et articula sur un ton pressant mêlé de chuintements humides : « Va-t'en vite, petite. Ne reste pas ici. Elle veut que je te fasse du mal, que je te retienne ici pour toujours, pour que tu abandonnes la partie en lui laissant la victoire. Elle me pousse à te faire du mal. Tellement fort que je ne peux pas me défendre contre elle.

– Mais si. Un peu de courage. »

Elle regarda autour d'elle. La chose qui avait été l'autre père lui barrait la sortie. Elle se mit à longer le mur, tout doucement, en se dirigeant vers l'escalier de la trappe. La chose tordit son corps flasque de telle manière que son œil unique soit tourné vers Coraline. On aurait dit qu'elle était plus grosse qu'avant – et aussi plus alerte. « Hélas ! fit-elle. J'en suis incapable. »

Alors elle se jeta sur Coraline en ouvrant tout grand sa bouche édentée.

Il fallait réagir vite. Coraline ne vit que deux possibilités : se mettre à hurler en tentant de s'enfuir, auquel cas l'énorme larve lui courrait après

dans la cave mal éclairée jusqu'à lui mettre la main dessus. Ou trouver une autre solution.

Elle opta pour l'autre solution.

Au moment où la chose la rattrapait, Coraline referma sa main sur son unique œil-bouton et tira de toutes ses forces.

L'espace d'un instant, rien ne se produisit. Puis le bouton se détacha. Il lui échappa, alla rebondir sur les murs, puis tomba par terre.

La chose se figea. Aveuglée, elle rejeta en arrière sa tête livide et ouvrit une bouche affreusement démesurée pour pousser un rugissement de colère et de dépit. Puis, d'un seul mouvement, elle s'élança vers Coraline.

Sauf que Coraline n'était plus là. Déjà elle remontait sur la pointe des pieds l'escalier de cette cave obscure pleine de fresques grossières, vers la délivrance. Toutefois, elle ne pouvait détacher son regard du sous-sol où la créature blafarde se contorsionnait pour tenter de la capturer. Soudain, comme pour obéir à une injonction, la chose s'immobilisa et sa tête aveugle s'inclina sur le côté.

Elle essaie de me repérer à l'oreille, songea Coraline. *Il ne faut surtout pas que je fasse de bruit*. Elle avança d'un pas, mais son pied dérapa sur une marche et la chose l'entendit.

Sa tête bascula dans la direction de Coraline. Elle oscilla un instant sur place, l'air de rassembler ses esprits, puis, prompte comme le serpent, se coula en direction de l'escalier et s'y répandit en montant vers Coraline. Cette dernière tourna les talons et grimpa éperdument les cinq ou six marches restantes avant de se hisser par la trappe et de poser le pied sur le plancher poussiéreux de la chambre. Sans marquer la moindre pause, elle attira à elle le rabat pesant, puis le lâcha. Il retomba en place avec un choc sourd juste au moment où un volumineux objet le heurtait par- dessous. Le rabat vibra dans le plancher, mais ne se releva pas.

Coraline inspira profondément. S'il y avait eu ne serait-ce qu'une chaise dans l'appartement, elle l'aurait posée sur la trappe, mais il n'y avait rien.

Elle ressortit à toute vitesse, sans pour autant se mettre à courir, et verrouilla la porte d’entrée derrière elle. Elle laissa la clef sous le paillasson. Puis elle descendit dans l’allée.

Elle s’attendait un peu à y trouver l’autre mère en train de la guetter, mais non ; le monde était désert et silencieux.

Coraline avait envie de rentrer chez elle.

Elle resserra ses bras autour d’elle en se répétant qu’elle était courageuse. Elle faillit y croire. Puis elle contourna à nouveau la maison dans la brume grise qui n’en était pas, et se dirigea vers l’escalier de l’appartement.

CORALINE grimpa jusqu’à l’étage supérieur, celui où, dans son monde, habitait le vieux toqué. Elle y était allée une fois avec sa vraie mère, un jour où celle-ci faisait la quête pour une bonne œuvre. Elles étaient restées sur le seuil le temps que le monsieur à grosse moustache retrouve l’enveloppe laissée lors d’un précédent passage, et Coraline avait flairé des émanations de nourriture bizarre, de tabac à pipe et de choses étranges, âcres et à la vague odeur de fromage, auxquelles elle n’aurait su donner un nom. Elle n’avait pas voulu franchir le seuil.

« Je suis une exploratrice », déclara-t-elle tout haut. Sa voix rendit un son assourdi, mort, dans l’air brumeux. Elle avait quand même réussi à se sauver de la cave, non ?

Si. Mais une chose paraissait hors de doute : chez le vieux toqué, ce serait bien pis.

Elle arriva tout en haut. Autrefois, il y avait eu un grenier à la place de cet appartement ; mais c'était il y a très longtemps.

Elle frappa à la porte peinte en vert. La porte s'ouvrit. Coraline entra.

On a des yeux, on a du cran,
On a une queue, on a des dents
Vous aurez c'que vous méritez
Quand on quittera nos cavités.

soufflèrent dix petites voix ou plus dans le logement sombre au plafond si pentu que Coraline pouvait presque toucher du doigt le haut des murs.

Des yeux rouges la regardaient fixement. De petites pattes roses détalèrent à son approche. Des ombres plus foncées traversaient les ombres simples à la périphérie des choses.

Ça sentait beaucoup plus mauvais que chez le vieux toqué du monde réel. Il y avait aussi des odeurs de nourriture, mais pas très appétissantes – encore que ce soit une question de goût : Coraline, par exemple, n'aimait ni les épices, ni les aromates, ni la cuisine exotique. Or, on aurait dit que tous les plats exotiques du monde moisissaient dans un coin.

« Petite, fit une voix chuintante dans une pièce éloignée.

– Oui », répondit Coraline. *Je n'ai pas peur*, se dit-elle. Au moment où elle formula cette pensée, elle sut que c'était vrai. Il n'y avait rien ici qui pouvait l'effrayer. Ces choses – même celle de la cave – étaient des *illusions*, des créations de l'autre mère destinées à parodier atrocement les personnes et les choses réelles qui existaient au bout du couloir. En fait, l'autre mère n'était pas capable de fabriquer quoi que ce soit. Elle devait se contenter d'imiter en les déformant des choses qui existaient déjà.

Coraline se demanda pourquoi l'autre mère avait posé sur la cheminée du grand salon une boule en verre où on voyait tomber la neige, alors que dans son monde, le vrai, il n'y avait rien du tout sur la cheminée.

Aussitôt, la réponse s'imposa.

Puis la voix retentit à nouveau et le fil de ses pensées s'interrompit.

« Viens là, petite. Je sais ce que tu cherches, petite. » C'était une voix sèche, éraillée, où perçait une espèce de bruissement. Coraline pensa à un gros insecte mort. Mais c'était idiot, voyons – une bête morte, surtout un insecte, ça n'avait pas de voix…

Elle traversa plusieurs pièces mansardées et pénétra enfin dans la dernière. C'était une chambre à coucher. Tout au fond, dans la pénombre, était assis l'autre vieux toqué d'en haut, empaqueté dans son manteau et coiffé de son chapeau. Il reprit la parole en la voyant entrer.

« Rien n'a changé, petite, fit-il. (Sa voix rendait le même son que les feuilles mortes quand elles frottent contre le trottoir.) Et si tu fais tout ce que tu as juré de faire ? Que se passera-t-il alors ? Rien n'aura changé. Tu rentreras chez toi. Tu t'ennuieras. Personne ne s'occupera de toi. Personne ne t'écoutera, ou en tout cas pas vraiment. Tu es trop intelligente et trop sage pour qu'ils te comprennent. Ils ne savent même pas prononcer correctement ton nom.

« Reste ici, avec nous, insista la forme humaine au fond de la pièce. Nous, on t'écoutera, on jouera avec toi, on rira avec toi. Ton autre mère te créera des mondes entiers à explorer et les démolira tous les soirs quand tu en auras fini avec eux. Chaque jour sera plus agréable, plus passionnant que la veille. Tu te rappelles le coffre à jouets ? Un monde conçu de cette façon, rien que pour toi, ce serait tout de même mieux, non ?

– Est-ce qu'il y aura des jours tout gris et humides où je ne sais pas quoi faire, où je n'ai rien à lire ni à regarder, ni nulle part où aller, et que ça n'en finit plus ? » s'enquit Coraline.

Dans les ombres, l’homme répondit : « Jamais.

– Est-ce qu’il y aura des repas dégoûtants confectionnés d’après recettes, avec de l’ail, de l’estragon et des fèves ?

– Chaque repas sera une joie, souffla la voix née quelque part sous le chapeau du vieux bonhomme. Rien ne franchira tes lèvres qui ne te semble parfaitement délicieux.

– Je pourrai avoir des gants vert fluo ? Et des bottes en plastique jaune en forme de grenouilles ?

– De grenouilles, de canards, de rhinocéros ou de pieuvres – tout ce que tu voudras. Le monde sera reconstruit à neuf rien que pour toi, tous les matins. Si tu restes, tu auras tout ce qui te plaira. »

Coraline soupira. « Vous ne comprenez vraiment rien. Je ne tiens pas à obtenir tout ce que je veux, moi ! Personne n’y tient. Enfin, pas vraiment. Ce ne serait pas drôle si tout tombait tout cuit, sans que ça veuille rien dire. Qu’est-ce qu’on ferait ?

– Je ne comprends pas, fit le chuchotis.

– Évidemment. Ça ne m’étonne pas. Vous n’êtes qu’une pâle copie créée par elle à partir de l’autre toqué d’en haut, le vrai, dit Coraline en posant le caillou sur son œil.

– Je ne suis même plus cela », fit la voix murmurante et morte.

Une lueur sortait de son pardessus, à la hauteur de la poitrine. Vue à travers le trou du caillou, elle brillait d’un éclat bleu-blanc, comme une vraie étoile. Coraline regrettait de ne pas avoir un bâton, ou quelque chose comme ça pour tâter le terrain, car elle répugnait franchement à s’approcher de l’homme-ombre.

Elle fit un pas en avant. Au fond de la pièce, l’homme tomba en morceaux. Des rats noirs sautèrent de ses manches, sortirent de son manteau et de son chapeau ; il y en avait au moins une vingtaine et leurs yeux rouges brillaient dans le noir. Ils s’enfuirent en poussant de petits couinements. Le

tissu du pardessus claqua, puis l'ensemble tomba lourdement au sol. Le chapeau roula dans un coin de la chambre.

D'une main, Coraline écarta les pans du manteau. Il n'y avait plus rien dedans, mais le tissu restait graisseux au toucher. Aucune trace de la dernière bille. Coraline passa la pièce en revue, le trou du caillou appliqué contre un œil, et vit enfin quelque chose d'incandescent scintiller comme un astre près de la porte, au niveau du sol. L'objet se trouvait entre les pattes avant du plus gros rat noir, qui filait avec. Sous les yeux de la petite fille, l'animal s'éclipsa.

Dans les coins, les autres rats regardèrent Coraline se lancer à sa poursuite.

Les rats courent plus vite que les êtres humains, surtout sur de courtes distances. Mais un gros rat noir tenant une bille entre ses pattes avant ne peut rivaliser avec une fillette hardie (même petite pour son âge) qui prend ses jambes à son cou. Les rats noirs de plus petite taille tentèrent de détourner son attention en décrivant des allées et venues devant elle, mais elle ne prit pas garde à leur manège : elle avait les yeux rivés sur le détenteur de la bille, qui fonçait droit vers la porte d'entrée.

Ils atteignirent l'escalier extérieur.

Coraline eut le temps de remarquer que la maison continuait à se modifier sur son passage : elle perdait du relief et de la netteté. Elle ressemblait plus à une photo de maison qu'à une maison proprement dite, maintenant. Mais Coraline se concentra sur sa course éperdue à la poursuite du rat. Elle gagnait du terrain. Elle descendait très vite – trop vite : en arrivant à un palier, elle dérapa, se tordit la cheville et s'étala.

Elle s'examina. Elle avait un genou écorché et la main qui avait amorti sa chute était égratignée et incrustée de bouts de ciment. Ça faisait déjà mal, mais le pire était encore à venir. Elle ôta les bouts de ciment, puis se releva. Tout en sachant qu'elle avait perdu, qu'il était trop tard, elle descendit le plus vite possible.

Elle chercha le rat des yeux, mais il avait disparu, et avec lui la bille.

Elle avait mal à sa main éraflée et sa blessure au genou saignait le long de sa jambe de pyjama déchirée. Elle était dans un triste état, comme le jour où sa mère lui avait appris à faire du vélo sans les petites roues ; sauf qu'à l'époque, et malgré les plaies et bosses (elle en avait gardé les genoux couverts de croûtes), elle avait eu la sensation de remporter une victoire. Elle avait appris quelque chose, réalisé un exploit nouveau. Tandis que maintenant, elle avait l'impression glaçante d'être en deuil de quelque chose. Elle avait manqué à ses engagements envers les petits fantômes. Elle n'avait pas su secourir ses parents. Elle n'avait même pas réussi à s'en sortir. Elle n'avait pas été à la hauteur.

Elle ferma les yeux et souhaita que la terre l'engloutisse.

Il y eut un toussotement.

Elle rouvrit les yeux et vit que le rat gisait sur les briques de l'allée, au pied des marches ; un air étonné se peignait sur son museau – séparé du reste de son corps par une bonne dizaine de centimètres. Ses moustaches étaient toutes raides, ses yeux grands ouverts, ses dents dénudées, jaunes et pointues. Un collier de sang luisait tout autour de son cou.

À côté du rat décapité, l'air plus suffisant que jamais, se tenait le chat noir, une patte posée sur la bille.

« Il me semble t'avoir déjà expliqué que même en temps normal, je n'aime guère les rats. Mais celui-là, apparemment, il te le fallait. J'espère que tu ne m'en veux pas d'être intervenu.

– Il me semble, fit Coraline en s'efforçant de reprendre son souffle, il me semble qu'en effet… tu m'en as vaguement parlé. »

Le chat leva la patte, libérant la bille qui roula vers Coraline. Celle-ci la ramassa. Dans sa tête, une dernière petite voix lui souffla, impérieuse :

« Elle vous a menti. Elle ne renoncera jamais à vous, maintenant qu'elle vous tient. Elle ne peut pas nous laisser partir. Ce n'est pas dans sa nature. » Coraline sentit ses cheveux se hérisser sur sa nuque et sut que la voix de la petite fille disait vrai. Elle plaça la bille dans la poche de sa robe de chambre avec les autres.

Elle les détenait toutes les trois, à présent.

Il ne lui restait plus qu'à retrouver ses parents.

Ce qui, découvrit-elle avec surprise, ne serait pas le plus difficile. En effet, elle savait exactement où ils étaient. D'ailleurs, si elle avait pris le temps de réfléchir un peu, elle l'aurait compris depuis le début. Puisque l'autre mère, incapable de créer vraiment, ne savait que métamorphoser, déformer, modifier.

Il n'y avait rien sur la cheminée du grand salon, dans le vrai appartement des Jones. Alors Coraline fit une autre découverte.

« L'autre mère n'a pas du tout l'intention de respecter sa promesse. Elle ne nous laissera jamais partir.

– Ça ne m'étonnerait pas d'elle, admit le chat. Je te l'ai dit : on ne peut jamais être certain qu'elle va respecter les règles du jeu. (Il leva la tête.) Tiens ? Tu as vu ça ?

– Quoi ?

– Regarde derrière toi. »

La maison n'avait pratiquement plus de relief. Elle ne ressemblait même plus à une photo. On aurait dit un dessin maladroit, une grossière ébauche au fusain tracée sur du papier gris.

« Je ne sais pas ce qui se passe, dit Coraline, mais quoi qu'il en soit, merci d'avoir attrapé le rat. Je suis presque arrivée au bout de ma quête, non ? Alors tu peux y aller maintenant. Disparais dans la brume. Retourne d'où tu viens. Tout de même… J'espère te revoir quand je serai rentrée. Si elle m'y autorise. »

Le poil du chat était tout hérissé et sa queue ressemblait à un hérisson de ramoneur.

« Qu'est-ce qu'il y a ? lui demanda Coraline.

– Ils sont partis. Tout à coup, ils ne sont plus là. Je te l'ai dit, il y a diverses manières d'entrer ici et d'en ressortir. Eh bien, ils sont devenus tout plats.

– Et c'est mauvais signe ? »

Pour toute réponse, l'animal rabattit sa queue, qui se mit à fouetter rageusement l'air. Il émit tout bas un son guttural, décrivit un cercle, tourna le dos à Coraline puis se mit à marcher à reculons, tout raide, un pas à la fois, jusqu'à se retrouver collé à elle. Coraline se baissa pour le caresser. Son petit cœur battait à tout rompre. Il tremblait comme une feuille morte dans la tourmente.

« Ne t'en fais pas, lui dit-elle. Tout va bien se passer. Je vais te ramener chez nous. »

L'animal ne répondit rien.

« Allez, le chat ! » Elle fit un pas en direction de l'escalier, mais il resta où il était. Il avait l'air tout malheureux et, bizarrement, on aurait dit qu'il avait rétréci.

« Si pour sortir d'ici il faut passer devant elle, on passera devant elle », déclara Coraline. Elle retourna chercher le chat, qui ne lui opposa aucune résistance, se contentant de trembler de tous ses membres. Elle cala une main sous l'arrière-train de l'animal et posa ses pattes avant sur ses épaules. Il était lourd, mais pas trop. Il lui lécha la paume, où le sang perlait.

Coraline monta une à une les marches menant à son appartement. Elle avait une conscience aiguë des billes qui s'entrechoquaient dans sa poche, du caillou troué et du chat qui se pressait contre elle.

Elle atteignit la porte d'entrée (réduite à l'état d'esquisse enfantine) et poussa le battant. Elle s'attendait à ce que sa main passe à travers et ne révèle que des ténèbres parsemées d'étoiles.

Mais la porte s’ouvrit, et Coraline entra.

Coraline constata avec plaisir que son appartement – qui n'était pas vraiment le sien – n'était pas devenu, comme le reste de la maison, une espèce de dessin vide de tout contenu. Ici il y avait encore du relief, et aussi des ombres. Mais dans ces ombres, quelqu'un l'attendait.

« Te voilà de retour, fit l'autre mère. Elle n'avait pas l'air contente. Et je vois que tu ramènes avec toi un animal nuisible.

– Pas du tout, rétorqua Coraline. Je ramène un ami. » Elle sentit le chat se raidir entre ses mains, comme s'il bouillait d'impatience de se trouver ailleurs. Elle avait envie de se raccrocher à lui comme à un ours en peluche, mais les chats détestaient qu'on les serre trop, et un chat effrayé était toujours susceptible de mordre et de griffer quand on le provoquait, même si on était son alliée.

« Tu sais que je t’aime très fort, déclara l’autre mère d’un ton catégorique.

– Vous avez une drôle de façon de le montrer. »

Coraline emprunta le couloir, puis obliqua dans le grand salon et avança à pas mesurés en feignant de ne pas sentir dans son dos le regard noir et vide de l’autre mère. Les meubles austères de la grand-mère étaient toujours là, ainsi que la nature morte aux fruits bizarres (sauf que ceux-ci avaient été dévorés : il ne restait plus dans la coupe qu’un trognon de pomme bruni, plusieurs noyaux de prune et de pêche, et le squelette d’une grappe de raisin). La table aux pieds sculptés en forme de pattes de lion gratta le tapis comme un animal impatient. Au bout de la pièce, dans un angle, s’encadrait la porte qui, dans un autre temps et un autre lieu, avait débouché sur un mur en briques. Coraline s’efforça d’en détacher ses yeux. Par la fenêtre, on ne voyait que de la brume.

Le moment de vérité était arrivé, Coraline le savait. Celui qui conditionnait toute la suite.

L’autre mère l’avait suivie. Elle se tenait au milieu de la pièce, entre Coraline et la cheminée, ses yeux-boutons noirs rivés sur la petite fille. Curieusement, elle ne ressemblait plus du tout à sa vraie mère. Coraline se demandait comment elle avait pu imaginer une similitude entre les deux. L’autre mère était formidablement grande (elle touchait presque le plafond) et son teint était livide, couleur ventre d’araignée. Ses cheveux ondulaient en s’entortillant autour de sa tête et elle avait des dents aiguisées comme des couteaux…

« Eh bien ? lança l’autre mère d’un ton cinglant. Où sont les âmes ? »

Coraline prit appui contre un fauteuil et, de la main gauche, modifia la position du chat contre son épaule ; de la main droite, sortit de sa poche les trois billes. Le verre dépoli cliqueta dans sa paume. L’autre mère tendit ses doigts blancs pour les attraper, mais Coraline les remit prestement dans sa

poche. Elle venait d'en avoir confirmation : l'autre mère n'avait nullement l'intention de la libérer, de tenir parole. Pour elle, la quête de Coraline n'avait été qu'une distraction, rien de plus.

« Minute, fit-elle. Ce n'est pas fini. »

L'autre mère la fusilla du regard, puis se rattrapa par un sourire suave. « En effet, tu as raison. Il te reste encore à trouver tes parents.

– Oui. » *Il ne faut surtout pas que je regarde la cheminée*, songea Coraline. *Il ne faut même pas que j'y pense*.

« Eh bien ? insista l'autre mère. Je ne les vois pas. Mais tu veux peut-être retourner à la cave vérifier s'ils y sont ? J'y ai caché d'autres choses intéressantes, tu sais.

– Non. Je sais où sont mes parents. » Le chat pesait lourd dans ses bras. Elle le déplaça légèrement vers l'avant, détachant par la même occasion ses griffes de son épaule.

« Ah bon ? Et où ça ?

– J'ai déjà regardé partout. Donc, logiquement, vous ne les avez pas cachés dans la maison. »

L'autre mère ne broncha pas ; les lèvres pincées, elle veillait à ne pas se trahir. On aurait dit une statue de cire. Même ses cheveux avaient cessé d'onduler.

« Par conséquent, reprit Coraline en plaquant bien ses deux mains contre le corps du chat noir, ils sont forcément dans le passage entre les deux appartements. C'est ça, hein ? Là-bas derrière. » Elle indiqua la porte d'un mouvement de menton.

L'autre mère conserva son impassibilité de statue, mais un soupçon de sourire se dessina sur son visage. « Ah bon, tu crois ?

– Oui. Vous n'avez qu'à ouvrir, on verra bien. »

Si elle voulait rentrer chez elle, il n'y avait pas d'autre solution. Mais pour que son stratagème fonctionne, il fallait jouer sur le fait que l'autre

mère avait toujours besoin de se vanter ; il ne lui suffisait pas de gagner – il fallait aussi que ça se sache.

L'autre mère glissa la main dans la poche de son tablier et en sortit la clef en fer noir. Le chat remua dans les bras de Coraline comme si, mal à l'aise, il voulait qu'elle le pose par terre. *Patiente encore un peu*, formula- t-elle en silence, non sans se demander s'il pouvait l'entendre. *Je vais te ramener chez nous. J'ai dit que je le ferais, et je le ferai. Promis*. Elle sentit le chat se détendre imperceptiblement contre elle.

L'autre mère se dirigea vers la porte et enfonça la clef dans la serrure.

Elle tourna.

Coraline entendit le mécanisme émettre un fort déclic. Pas à pas, le plus discrètement possible, elle se mit à reculer vers la cheminée.

L'autre mère actionna la poignée, puis tira le battant. Derrière, un couloir obscur et désert. « Tiens, regarde », fit-elle en agitant les mains vers le passage. Un ravissement abject se lisait sur son visage. « Tu t'es trompée ! Tu ne sais pas *du tout* où sont tes parents ! En tout cas, pas là-dedans. Elle se retourna vers Coraline. Puisque c'est comme ça, tu vas rester ici pour toujours et à jamais.

– Non, répliqua Coraline. C'est *vous* qui vous trompez. » Sur ce, elle lança de toutes ses forces le chat noir sur l'autre mère. L'animal atterrit en plein sur sa tête en poussant un miaulement sonore. Toutes griffes dehors, il cracha farouchement, ivre de colère. Avec son poil hérissé, il paraissait une fois et demie plus gros que dans la vie réelle.

Coraline en profita pour tendre la main vers la cheminée et saisir la boule à neige, qu'elle enfonça profondément dans la poche de sa robe de chambre.

Le chat poussa une espèce de ululement grave et plongea ses canines dans la joue de l'autre mère. Celle-ci se débattit follement. Ses griffures au visage laissaient échapper un sang non pas rouge, mais noir et épais comme le goudron. Coraline se rua vers la porte.

Elle retira la clef de la serrure.

« Ça suffit ! Laisse-la, maintenant ! » cria-t-elle au chat. Celui-ci cracha à nouveau, puis décocha un coup de griffes acérées comme un scalpel qui ratissa le visage de l'autre mère et lui laissa plusieurs plaies suintantes sur le nez. Puis il sauta à terre et s'élança vers Coraline. « Vite ! » fit celle-ci. Le chat la rejoignit et tous deux s'engagèrent dans le couloir obscur.

Il n'y faisait pas chaud. C'était comme quand on descendait à la cave par un jour de grosse chaleur. Le chat hésita un instant puis, voyant l'autre mère approcher, se précipita dans les jambes de Coraline.

Coraline essaya de refermer la porte.

Elle n'aurait jamais cru qu'une porte puisse être aussi lourde ; elle avait l'impression de lutter contre un vent violent. Soudain, elle sentit qu'on exerçait une traction de l'autre côté.

Ferme-toi ! s'écria-t-elle intérieurement. Puis elle reprit, à voix haute cette fois : « Allez, allez, ferme-toi s'il te plaît ! » Alors la porte pivota légèrement, comme pour se refermer, dominer enfin le vent fantôme.

Elle s'aperçut brusquement qu'il y avait d'autres gens dans le couloir. Elle ne pouvait pas tourner la tête pour les regarder, mais elle sentait leur présence. « Aidez-moi, je vous en prie ! leur lança-t-elle. Venez, tous ! »

Les autres personnes dans le couloir – trois enfants et deux adultes – étaient trop immatériels pour avoir un effet direct sur la porte. Toutefois, ils refermèrent leurs mains sur celles de la petite fille et tout à coup, sans cesser de tirer sur la grosse poignée en fer, elle sentit ses forces redoubler.

« Il ne faut pas faiblir, petite demoiselle, fit une voix dans sa tête. Tenez bon ! Tenez bon ! »

« Tirez, petite fille, tirez ! » souffla une autre.

Puis une voix qui ressemblait fort à celle de sa mère – la vraie, celle qui était à la fois merveilleuse et énervante, exaspérante même, mais formidable, en fin de compte – prononça trois petits mots : « Bien joué, Coraline », et il ne lui en fallut pas davantage.

La porte se referma tout doucement, sans la moindre difficulté.

« Non ! » hurla, de l'autre côté, une voix qui n'avait vraiment plus rien d'humain.

Quelque chose chercha à agripper Coraline par l'entrebâillement de la porte, de plus en plus étroit. La petite rejeta la tête en arrière, mais le battant recommença à lui résister. La porte se rouvrait.

« On rentre chez nous, fit Coraline. Un point c'est tout. Aidez-moi ! » Elle esquiva une fois de plus les doigts qui voulaient l'agripper.

Les « autres » passèrent à travers elle. Les mains fantômes lui communiquèrent une force qu'elle ne possédait plus. Il y eut une ultime seconde de résistance, comme si quelque chose s'était coincé entre le battant et le montant de la porte, puis cette dernière se referma à grand bruit.

Au-dessus de sa tête, quelque chose tomba et atterrit avec un choc sourd suivi d'un petit bruit de fuite précipitée.

« Viens ! fit le chat. Il ne faut pas rester là. On file, et vite ! »

Coraline tourna le dos à la porte et se mit à courir aussi vite que le permettait l'obscurité du passage, en passant sa main sur le mur pour éviter d'entrer en collision avec un obstacle ou de tourner en rond sans s'en rendre compte.

Le sol était en pente et la distance défiait l'imagination. Sous ses doigts, le mur était à présent tiède et mou ; elle se rendit subitement compte qu'il était recouvert d'un fin duvet. La paroi se contracta, comme si elle prenait son souffle. Coraline retira précipitamment sa main.

Les vents hurlaient dans le noir.

Elle avait si peur de heurter quelque chose qu'elle chercha à nouveau le contact du mur. Cette fois, c'était brûlant et humide, comme si elle avait mis la main dans une énorme bouche. Elle la retira en poussant un petit gémissement.

Ses yeux s'étaient habitués à l'obscurité. Elle distinguait devant elle des taches faiblement lumineuses – deux adultes, trois enfants. Par ailleurs, elle entendait le chat avancer à pas feutrés à ses côtés.

Mais il y avait autre chose : une petite créature qui décampa soudain entre les pieds de Coraline, laquelle faillit s'étaler de tout son long. Elle se rattrapa de justesse et mit à profit son élan pour continuer d'avancer. Si elle tombait dans ce couloir, elle risquait de ne jamais se relever. Quoi que ce corridor fût, il était beaucoup plus vieux que l'autre mère. Vieux, profond, lent, et conscient de sa présence…

Puis elle entrevit la lumière du jour et se dirigea vers elle en haletant, à bout de souffle. « On y est presque », lança-t-elle en guise d'encouragement. Mais les spectres avaient disparu. Elle était seule. Tant pis, pas le temps de se perdre en conjectures sur leur sort. Hors d'haleine, elle passa la porte en trébuchant à demi, puis la claqua derrière elle en faisant un grand bruit qui lui procura une intense satisfaction.

Coraline verrouilla la porte et remit la clef dans sa poche.

Le chat noir était tapi dans un coin à l'autre bout de la pièce, les yeux écarquillés ; un petit bout de langue rose dépassait de sa gueule. Coraline alla s'accroupir à ses côtés.

« Je te demande pardon de t'avoir jeté à la tête de l'autre mère, mais c'était la seule façon de détourner son attention le temps qu'on fiche tous le camp. Jamais elle n'aurait tenu parole… »

L'animal la regarda, puis posa sa tête sur sa main et lui donna de petits coups de langue râpeuse comme du papier de verre avant de se mettre à ronronner.

« On est amis, alors ? » interrogea-t-elle.

Elle alla s’asseoir dans un des fauteuils de sa grand-mère, ceux qui étaient si inconfortables ; le chat sauta sur ses genoux et s’y installa. La lumière qui entrait par la fenêtre était celle du soleil, un vrai soleil doré de fin d’après-midi ; elle n’avait plus rien à voir avec la brume blanche. Le ciel était bleu roi, on voyait les arbres, et derrière les arbres des collines bien vertes qui se fondaient à l’horizon en prenant des teintes violettes et grises. Le ciel n’avait jamais été plus ciel, le monde jamais plus monde.

Coraline contempla les feuillages et les motifs d’ombre et de lumière qui se dessinaient sur l’écorce fissurée du hêtre, devant la fenêtre. Puis elle baissa les yeux sur le chat, dont la tête était comme brossée de lumière par les chaudes teintes du soleil, qui nimbaient d’or chacune de ses moustaches blanches.

Elle n’avait jamais rien vu d’aussi intéressant de sa vie.

Absorbée par ce monde brusquement devenu passionnant, elle se rendit à peine compte qu’elle s’affalait peu à peu, en se recroquevillant comme un chat, dans le fauteuil de la grand-mère, et sombra dans un profond sommeil sans rêves.

ELLE fut réveillée par sa mère qui la secouait doucement.

« Coraline ? Mon chou, mais quel drôle d'endroit pour s'endormir ! Tu sais, ici c'est seulement pour les grandes occasions. On t'a cherchée partout. »

Coraline s'étira en battant des paupières. « Pardon. Je me suis endormie.

– C'est ce que je vois. Et ce chat, d'où sort-il ? Quand je suis rentrée, il guettait près de la porte. Dès que j'ai ouvert, il a filé comme un boulet de canon.

– Il avait sûrement des choses à faire. » Coraline serra si fort sa mère qu'elle en eut mal aux bras. Sa mère lui rendit la pareille.

« On mange dans un quart d'heure, annonça-t-elle. N'oublie pas de te laver les mains. Et tu as vu ton pantalon de pyjama ? Qu'est-ce que tu t'es

fait au genou, ma pauvre ?

– J'ai trébuché. »

Coraline alla à la salle de bains se laver les mains et nettoyer son genou ensanglanté. Puis elle appliqua de la pommade sur ses diverses écorchures et égratignures.

Ensuite elle alla dans sa chambre – sa vraie chambre – et sortit de ses poches trois billes, un caillou troué, une clef noire et une boule à neige sans rien dedans.

Elle agita cette dernière et regarda les faux flocons scintillants tourbillonner dans le liquide et emplir ce petit monde désert. Puis elle la reposa et l'observa encore un instant. La neige recouvrait l'endroit où s'était tenu le couple miniature.

Elle pêcha un bout de ficelle dans son coffre à jouets et l'attacha à l'anneau de clef. Puis elle fit un nœud et passa la ficelle autour de son cou.

« Là », fit-elle. Elle s'habilla et cacha la clef sous son tee-shirt. Elle sentit le froid sur sa peau. Quant au caillou, il retrouva sa place dans sa poche.

Coraline fila ensuite dans le bureau de son père. Il avait beau lui tourner le dos, elle sut tout de suite qu'au moment où il se retournerait, il aurait les gentils yeux gris de son papa. Elle s'approcha tout doucement et déposa un baiser à l'arrière de son crâne de plus en plus dégarni.

« Coucou, Coraline, dit-il. Puis il tourna la tête et sourit. Qu'est-ce qui me vaut cette faveur ?

– Rien de spécial. C'est juste que de temps en temps, je m'ennuie de toi, voilà.

– Chouette alors ! » Il mit son ordinateur en veille, se leva et, comme ça, sans raison, prit Coraline dans ses bras. Ça ne lui était pas arrivé depuis bien longtemps – en fait, depuis le jour où il avait décidé que Coraline était trop grande pour ça – et l'emporta à la cuisine.

Ce soir-là, il y avait de la pizza. D'accord, c'était son père qui l'avait faite (résultat, la pâte était tantôt trop épaisse, donc gluante et mal cuite, tantôt trop fine, donc brûlée) et il y avait mis, outre de petites boulettes de viande, des rondelles de poivron vert et – quelle idée ! – des morceaux d'ananas. Mais Coraline mangea toute sa part.

Enfin, sauf l'ananas, quand même.

Bientôt, ce fut l'heure de se coucher.

Coraline garda la clef autour du cou, mais glissa les billes sous son oreiller. Et cette nuit-là, dans son lit, elle fit un rêve.

Elle pique-niquait sous un vieux chêne au milieu d'une prairie verdoyante. Le soleil était au zénith, et si l'on exceptait quelques lointains nuages d'un blanc cotonneux, le ciel était d'un azur intense et ininterrompu.

Une nappe blanche étalée sur l'herbe était garnie de grands saladiers pleins de bonnes choses – des salades, mais aussi des sandwichs et des fruits frais ou secs, plus des pichets de limonade, d'eau ou de lait chocolaté bien épais. Coraline prit place d'un côté de la nappe pendant que trois autres enfants s'installaient sur les trois autres bords. Ils étaient habillés de bien curieuse manière.

Le plus jeune enfant, un garçon assis à la gauche de Coraline, portait des culottes de velours rouge qui s'arrêtaient aux genoux et une chemise blanche à jabot. Il avait la figure toute sale. Il déposait dans son assiette une montagne de pommes de terre nouvelles, auxquelles il ajouta une truite entière, cuite mais froide – ou ce qui y ressemblait fort. « Voilà un déjeuner sur l'herbe fort appétissant, petite demoiselle, dit-il à Coraline.

– Oui, répondit-elle. C'est bien mon avis. Je me demande qui l'a préparé.

– Ma foi, je crois bien que c'est vous, mademoiselle », intervint la grande fille assise en face d'elle. Elle était vêtue d'une robe marron assez informe et coiffée d'un bonnet assorti, noué par des cordons sous le menton. « Et nous vous sommes si reconnaissants, de cela et du reste, que les mots

nous manquent pour le dire. » Elle mangeait des tartines qu'elle découpait habilement dans une grosse miche mordorée à l'aide d'un grand couteau avant d'y étaler de la confiture violette avec une cuillère en bois. Elle en avait tout autour de la bouche.

« Si fait, il y avait des siècles que je n'avais point aussi bien mangé », renchérit la fillette assise à la droite de Coraline. C'était une enfant très pâle dont l'habit semblait fait de toiles d'araignées et dont les cheveux blonds étaient ornés d'un cercle d'argent étincelant. Coraline aurait juré qu'elle avait dans le dos deux petites ailes, mais pas comme les oiseaux : plutôt des ailes de papillon poudreuses. Son assiette était remplie à ras bord de jolies fleurs. La fillette sourit comme si, n'ayant pas souri depuis bien longtemps, elle avait un peu oublié comment faire. Elle plut énormément à Coraline.

Brusquement, comme cela arrive dans les rêves, ils eurent fini de pique-niquer et se retrouvèrent en train de jouer dans la prairie. Ils couraient çà et là en poussant des cris et en se lançant un ballon scintillant. Coraline comprit que c'était un rêve parce qu'ils n'étaient jamais ni fatigués, ni essoufflés. Elle ne transpirait même pas. Ils s'ébattaient en poussant de grands éclats de rire, voilà tout ; il fallait tantôt s'attraper les uns les autres, tantôt intercepter le ballon, mais dans l'ensemble, il s'agissait surtout de faire les fous en s'amusant énormément.

Il y en avait trois qui couraient tandis que la petite fille pâle, elle, voletait à une courte distance au-dessus de leur tête ; de temps en temps elle descendait en piqué, à grands coups d'ailes de papillon, pour s'emparer du ballon et reprendre son essor avant de faire une passe.

Tout à coup, sans qu'un mot soit prononcé, le jeu fut terminé et ils regagnèrent la nappe du pique-nique, à présent débarrassée de ses plats. Quatre bols les attendaient : trois parts de crème glacée et un gros tas de fleurs de chèvrefeuille.

Ils mangèrent avec délectation.

« Merci d’être venus à ma petite fête, déclara Coraline. Puisqu’il paraît que c’est la mienne.

– Tout le plaisir est pour nous, Coraline Jones, répondit la fillette ailée en grignotant une fleur de chèvrefeuille. Nous ne savons pas comment vous remercier, vous récompenser.

– Si fait, fit le petit garçon en culottes de velours, dont le minois était toujours aussi sale. Il prit la main de Coraline dans la sienne, qui n’était plus si froide.

– C’est une bonne action que vous avez faite là, ajouta la grande fille, qui avait de la glace au chocolat tout autour de la bouche.

– En tout cas, je suis contente que ce soit fini », conclut Coraline.

Était-ce un effet de son imagination, ou bien les visages des autres convives du pique-nique s’étaient-ils légèrement rembrunis ?

La fillette ailée, dont le diadème scintillait comme une étoile, déclara : « C’est fini et bien fini pour nous, fit-elle. Pour nous ceci est un relais – un point de ravitaillement. Car nous allons nous mettre en route vers des régions inexplorées, et ce qui nous attend, nul être vivant ne saurait le dire… Elle s’interrompit.

– Mais il y a un mais, n’est-ce pas ? s’enquit Coraline. Je le sens venir comme un nuage d’orage. »

Le petit garçon sourit bravement, mais sa lèvre inférieure se mit à trembler, alors il la mordit et se tut. La fillette en bonnet marron se tortilla, mal à l’aise, puis répondit : « C’est cela, Mademoiselle.

– Pourtant, je vous ai sauvés tous les trois, et j’ai aussi récupéré papa et maman. J’ai refermé la porte. À clef ! Alors, qu’est-ce que j’ai oublié de faire ? »

Le petit garçon lui étreignit la main. Elle se rappela le temps où c’était elle qui le rassurait, quand il n’était guère qu’un souvenir dans les ténèbres.

« Enfin quoi, donnez-moi un indice ! Vous ne pouvez donc rien me dire ?

– La mégère a juré sur sa main droite, répondit enfin la fillette, mais elle a menti.

– M-ma gouvernante, plaça le petit garçon, disait toujours “La plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu’elle a”. »

Il haussa les épaules, comme si lui-même n’en était pas très convaincu.

« Nous vous souhaitons bonne chance, dit la fillette ailée. Puissiez-vous réunir bonne fortune, sagesse et courage – mais vous avez déjà prouvé que vous possédiez les trois, et en abondance.

– Elle vous hait, lâcha le garçonnet. Elle ne sait plus ce que c’est que perdre. Montrez-vous avisée. Brave. Ingénieuse.

– Ce n’est pas juste ! protesta rageusement Coraline dans son rêve. Non, ce n’est pas juste. Ça devrait être fini, maintenant. »

Le petit garçon au visage malpropre vint la serrer très fort dans ses bras. « Que ceci vous apporte le réconfort. Dites-vous qu’au moins vous êtes en vie. Vivante ! »

Dans son rêve, Coraline vit que le soleil s’était couché et que les étoiles brillaient dans le ciel assombri.

Debout dans la prairie, elle regarda les trois enfants s’éloigner (deux à pied, une par la voie des airs), argentés par l’éclat d’une lune énorme.

Parvenus devant un petit pont de bois qui enjambait un ruisseau, ils se retournèrent pour lui faire signe. Elle leur rendit leur salut.

Puis ce fut le noir.

Coraline se réveilla de bonne heure, sûre d’avoir entendu quelque chose bouger, mais sans savoir quoi.

Elle attendit.

Quelque chose faisait un bruit soyeux dans le couloir. Elle se demanda si c’était un rat. La porte vibra. Coraline sortit du lit.

« Allez-vous-en ! lança-t-elle d’un ton décidé. Allez- vous-en sinon vous le regretterez. »

Une pause, puis la chose-mystère détala dans le couloir. Il y avait quelque chose de bizarre, d'irrégulier dans sa démarche – enfin, si cette chose marchait. Coraline imagina un rat à cinq pattes, quelque chose comme ça…

« Ainsi, ce n'est pas fini… », dit-elle à voix haute.

Elle ouvrit la porte de sa chambre. Les premières lueurs de l'aube baignaient d'un jour gris le couloir désert.

Elle s'avança vers la porte d'entrée, non sans lancer un rapide coup d'œil au miroir de penderie accroché au fond. Mais elle n'y vit que son propre visage, pâle, sérieux et ensommeillé. Un ronflement rassurant s'échappait de la chambre de ses parents, mais la porte était fermée. D'ailleurs, toutes les portes donnant dans le couloir étaient fermées. Donc, la chose qui détalait bizarrement était forcément encore quelque part par là.

Coraline ouvrit la porte d'entrée et leva la tête vers le ciel gris. Combien de temps encore avant que le soleil se lève ? Et ce rêve, était-il pour de vrai ? Au fond du cœur, elle sut que oui. Soudain, ce qu'elle avait pris pour une ombre normale sous le canapé du couloir s'en détacha pour se ruer frénétiquement vers la porte d'entrée en agitant de longues pattes blanches.

Horrifiée, Coraline sentit sa mâchoire se décrocher et s'écarta vivement pour laisser passer la chose. Celle-ci marchait en crabe sur des pattes anormalement nombreuses qui émettaient de petits tapotements secs.

Elle sut alors ce que c'était, et ce que cette chose pourchassait. Elle ne l'avait vue que trop souvent, ces derniers jours, agripper, enserrer, attraper des choses, sans parler des cafards qu'elle enfournait docilement dans la bouche de l'autre mère. Cinq pattes couleur d'os, terminées par des ongles écarlates…

La main droite de l'autre mère.

Et ce qu'elle voulait, c'était la clef noire.

Les parents de Coraline ne semblaient pas se rappeler leur séjour dans la boule de neige. En tout cas, ils n’en parlaient jamais, et Coraline se garda d’y faire allusion.

De temps en temps, elle se demandait s’ils se rendaient compte qu’ils avaient perdu deux journées dans le monde réel. Elle finit par en conclure que non. D’un autre côté, il y avait des gens capables de raconter tout ce qu’ils avaient fait à telle ou telle heure, tel ou tel jour, et d’autres qui n’étaient pas fichus de le dire. Et ses parents entraient sans aucun doute dans la seconde catégorie.

Le soir où elle avait réintégré sa vraie chambre à coucher, Coraline avait mis les billes sous son oreiller avant de s’endormir. Or, après avoir surpris la main droite de l’autre mère, elle retourna au lit, bien qu’il ne lui restât plus beaucoup de temps pour dormir, et reposa sa tête sur ce même oreiller.

À ce moment-là, quelque chose crissa doucement.

Elle se rassit, souleva l'oreiller et vit que les billes étaient en mille morceaux ; on aurait dit les fragments de coquilles d'œufs qu'on trouvait au printemps sous les arbres. Des œufs de rouge-gorge, peut-être, voire quelque chose d'encore plus délicat – des œufs de roitelet, par exemple.

Le contenu des billes avait disparu. Coraline revit les trois enfants agiter la main pour lui dire adieu au clair de lune avant de traverser le cours d'eau argenté.

Elle recueillit très soigneusement les débris ténus et les plaça dans le petit écrin bleu du bracelet offert par sa grand-mère quand elle était petite et depuis longtemps perdu.

Les demoiselles Spink et Forcible revinrent de leur court séjour chez la nièce de Mlle Spink, et Coraline descendit prendre le thé chez elles. C'était un lundi. Le mercredi, ce serait la rentrée, une nouvelle année scolaire.

Mlle Forcible insista pour lui lire son avenir dans les feuilles de thé.

« Ma foi, ma petite fille, je ne vois pas la moindre anicroche ! déclara-t-elle.

– La moindre quoi ?

– Je veux dire que tout va comme sur des roulettes. Enfin, presque. Parce que ça, là, je ne sais pas très bien ce que c'est. » Elle désigna un paquet de feuilles collées contre un côté de la tasse.

Mlle Spink émit de petits bruits désapprobateurs et s'empara de la tasse. « Franchement, Miriam… Voyons un peu ça. »

Ses paupières battirent derrière ses verres épais. « Ciel ! Moi non plus je ne sais pas ce que ça veut dire. On dirait presque une main. »

Coraline regarda à son tour. En effet, le paquet de feuilles ressemblait un peu à une main tendue pour attraper quelque chose.

Hamish, un des terriers écossais, était allé se tapir sous le fauteuil de Mlle Forcible, d'où il refusait de sortir.

« Je crois qu’il s’est battu, dit Mlle Spink. Il a une plaie profonde au flanc, le pauvre. Nous l’emmenons chez le vétérinaire en fin d’après-midi. J’aimerais bien savoir ce qui a pu lui faire ça. »

Coraline, elle, savait qu’il fallait agir.

En cette dernière semaine de vacances, il faisait un temps magnifique, comme si l’été s’efforçait de compenser la météo déplorable des semaines passées par quelques journées lumineuses et superbes avant de tirer sa révérence.

Le vieux toqué d’en haut vit Coraline ressortir de chez les demoiselles Spink et Forcible et l’appela.

« Hé ! Toi ! Coucou ! Caroline ! lança-t-il par-dessus la rampe.

– Coraline, rectifia-t-elle. Et les souris, ça va ?

– Quelque chose les a effrayées, répondit le vieux monsieur en se grattant la moustache. Je me demande si une fouine ne serait pas rentrée dans la maison. En tout cas, il y a quelque chose. J’ai entendu du bruit cette nuit. Dans mon pays on poserait un piège, avec un peu de viande en guise d’appât. Quand la sale bête viendrait s’en repaître – *vlan !* – elle se ferait prendre et on n’en parlerait plus. Mes souris ont si peur qu’elles ne veulent même plus prendre leurs instruments de musique miniatures.

– Ce n’est pas de la viande qu’elle veut », dit Coraline. Elle effleura la clef noire pendue à son cou. Puis elle rentra chez elle.

Elle prit un bain, mais sans enlever la clef. D’ailleurs, elle ne l’enlevait plus jamais.

Une fois au lit ce soir-là, elle entendit quelque chose gratter à la fenêtre de sa chambre. Luttant contre le sommeil, elle se leva et alla ouvrir les rideaux. Une main blanche aux ongles carmin quitta aussitôt l’appui de la fenêtre pour sauter dans une gouttière et disparaître sans demander son reste. Côté extérieur, le carreau était creusé de profonds sillons.

Cette nuit-là, Coraline dormit mal ; elle se réveillait périodiquement pour échafauder des plans, calculer, cogiter avant de replonger dans le

sommeil. Elle ne savait jamais très bien où s'arrêtaient les réflexions et où commençait le rêve, et guettait en permanence d'éventuels grattements du côté de la fenêtre ou de la porte.

Le lendemain matin, elle dit à sa mère : « Aujourd'hui, je pars pique-niquer avec mes poupées. Je peux emprunter un drap – un vieux dont tu n'as plus besoin – pour servir de nappe ?

– Je ne crois pas avoir de vieux drap, répondit sa mère. Elle fourragea un moment dans le tiroir de la cuisine où on rangeait les serviettes de table et les nappes. Tiens, est-ce que ça t'irait, ça ? »

C'était une nappe en papier jetable à fleurs rouges, bien pliée depuis son dernier pique-nique, des années plus tôt.

« C'est parfait, répondit Coraline.

– Je croyais que tu ne jouais plus à la poupée, s'étonna Mme Jones.

– C'est vrai, reconnut Coraline. Mais elles me servent de coloration protectrice.

– Quoi qu'il en soit, reviens à l'heure du déjeuner. Et amuse-toi bien. »

Coraline mit dans un carton des poupées et les tasses à thé de sa dînette. Puis elle emplit une carafe d'eau.

Elle sortit dans la rue et fit mine de se diriger vers les commerces. Mais avant d'arriver au supermarché, elle passa sous une clôture, traversa un terrain vague, emprunta un chemin désaffecté, puis se faufila sous une haie. Elle dut faire deux voyages, pour ne pas risquer de renverser la carafe.

Ce fut une longue expédition pleine de tours et détours, mais au moins Coraline acquit la certitude de ne pas avoir été suivie.

Elle déboucha derrière le court de tennis à l'abandon. Elle le traversa pour gagner la prairie où ondulaient de hautes herbes. Juste à la limite, elle retrouva les planches vues lors de sa précédente visite. Elles étaient incroyablement lourdes (presque trop pour une petite fille comme elle, même bien décidée à ne pas ménager sa peine), mais elle finit par y arriver. Elle n'avait pas le choix. Elle les ôta une par une. L'effort lui arracha de

petits gémissements et elle fut bientôt en nage. Mais elle réussit à ouvrir le puits, circulaire et bâti en briques ; très profond, il sentait les ténèbres et l'humidité. Les briques étaient verdâtres et recouvertes d'une matière gluante.

Elle déploya soigneusement sa nappe au-dessus de l'ouverture. Puis elle disposa une petite tasse à thé en plastique tous les trente centimètres le long de la margelle, et les remplit d'eau avec la carafe pour qu'elles jouent leur rôle de poids.

Devant chaque tasse elle assit une poupée, dans l'herbe, en s'appliquant à imiter une vraie dînette. Puis elle revint sur ses pas, repassa sous la haie, reprit en sens inverse le chemin tapissé de poussière jaune et rentra chez elle en passant derrière le centre commercial.

Elle enleva la clef de son cou et la fit danser au bout de sa ficelle comme si c'était un simple jouet. Puis elle alla frapper chez les demoiselles Spink et Forcible.

Ce fut Mlle Spink qui ouvrit la porte.

« Bonjour, mon petit, fit-elle.

– Je ne reste pas, c'était juste pour avoir des nouvelles de Hamish. »

L'autre poussa un soupir. « Le vétérinaire dit qu'il tient le coup comme un brave petit soldat. Heureu-sement, la plaie ne semble pas infectée. On ne voit vraiment pas ce qui a pu lui infliger une blessure pareille. Sans doute un animal, d'après le vétérinaire, mais lequel, ça, mystère. M. Bobo dit que ça peut être une fouine.

– M. Bobo ?

– Oui, le monsieur du deuxième. Une grande famille d'artistes de cirque, d'après ce que j'ai compris. D'origine roumaine, ou slovène, ou livonienne, quelque chose comme ça. Je ne m'en souviens plus, maintenant. »

Coraline s'étonna : il ne lui était jamais venu à l'esprit que le vieux toqué d'en haut puisse avoir un nom. Si elle avait su que c'était « M.

Bobo », elle n'aurait pas manqué une occasion de le prononcer. Ce n'était pas tous les jours qu'on avait la chance de dire tout haut « M. Bobo ».

« Ah, oui ! M. Bobo, répondit-elle. Oui, bien sûr. Bon. Eh bien, reprit-elle un peu plus fort, je vais jouer avec mes poupées près du vieux court de tennis, là-bas au fond.

– Très bien, ma petite chérie. » Puis Mlle Spink ajouta sur le ton de la confidence : « Surtout, fais bien attention à ne pas tomber dans le vieux puits. M. Lovat, qui habitait ici avant que tu arrives, prétendait qu'il avait au moins huit cents mètres de profondeur. »

Coraline espéra que la main n'avait pas entendu. Elle s'empressa de changer de sujet. « Cette clef-là ? fit-elle tout fort. Oh, ce n'est qu'une vieille clef qui vient de chez moi. Elle me sert dans le jeu auquel je joue, c'est pour ça que je la trimballe partout avec moi au bout de cette ficelle. Bon, eh bien au revoir, maintenant ! »

Décidément, cette enfant n'est pas comme les autres, se dit Mlle Spink, avant de refermer la porte.

Coraline traversa sans se presser le pré menant au vieux court de tennis, en balançant la clef noire au bout de sa ficelle.

À plusieurs reprises elle crut distinguer une tache ivoire dans les taillis. Elle avançait à sa hauteur, mais en restant à une dizaine de mètres de distance.

Coraline essaya de siffler, mais comme elle n'y arrivait pas elle se mit à chanter à tue-tête une petite chanson que son père avait inventée pour elle quand elle était toute petite, et qui la faisait toujours rire.

Mon bout de chou qui se tortille,
Ma sorcière de petite fille,
J'te donnerai de la bouillie,
Et d'la glace à la vanille,
Des bisous et des câlins.

Mais des toasts aux cancrelats
Ça c’est sûr t’en auras pas !

Voilà ce qu’elle chanta en avançant dans le bosquet d’un pas nonchalant, et sa voix ne trembla presque pas.

La dînette était toujours là. Heureusement, il n’y avait pas de vent. Rien n’avait bougé ; comme prévu, les petites tasses pleines d’eau maintenaient la nappe en place. Elle poussa un soupir de soulagement.

Mais le plus dur restait à faire.

« Salut, les poupées ! fit-elle gaiement. C’est l’heure du thé ! »

Elle s’approcha de la nappe en papier. « J’ai apporté la clef porte-bonheur, dit-elle à ses poupées, pour être sûre que le pique-nique soit réussi. »

Alors elle se pencha avec mille précautions et posa tout doucement la clef sur la nappe, sans lâcher la ficelle, et retint son souffle en espérant que les tasses tiendraient le coup et empêcheraient le tout de tomber dans le puits.

La clef reposait désormais au centre de la nappe. Coraline lâcha la ficelle et fit un pas en arrière. Maintenant, c’était à la main de jouer.

Elle se retourna vers les poupées.

« Qui veut une part de tarte aux cerises ? Jemima ? Pinky ? Primerose ? » Elle servit à chacune une part de tarte invisible sur une assiette également invisible, tout en papotant gaiement.

Du coin de l’œil, elle vit quelque chose de blanc se rapprocher en galopant d’un arbre à l’autre. Elle s’interdit de regarder.

« Jemima ! s’insurgea Coraline. Quelle petite sotte ! Voilà que tu as laissé tomber ton gâteau ! Maintenant je vais être obligée de t’en donner une autre part ! » Elle fit le tour du puits jusqu’à ce que ce dernier soit entre elle et la main. Elle fit semblant de chasser les miettes de gâteau et d’en donner un autre morceau à Jemima.

Tout à coup, frôlant à peine le sol, la main déboula à toute allure avec un petit bruit de martèlement répété, se fraya un chemin dans les hautes herbes, puis grimpa sur une souche en prenant appui sur le bout de ses ongles. Elle resta là un instant, tel un crabe qui palpe le vide en agitant ses pinces, puis fit un bond triomphal et atterrit avec un cliquetis en plein au centre de la nappe.

Le temps parut s'éterniser. Les doigts blancs se refermèrent sur la clef noire…

Puis le poids et l'élan de la main envoyèrent valser les tasses en plastique, la nappe et la clef, et la main droite de l'autre mère tomba en tournoyant dans le puits de ténèbres.

Coraline compta au ralenti dans sa tête. Elle en était à quarante quand elle entendit un bruit d'éclaboussures assourdi remontant des profondeurs de la terre.

Un jour, on lui avait dit que si on regardait vers le haut depuis le fond d'un puits de mine, on voyait un ciel nocturne piqueté d'étoiles même en plein jour. Coraline se demanda si la main voyait des étoiles, là où elle était maintenant.

Elle reboucha le puits avec les grosses planches. Elle y mit le plus grand soin. Rien ne devait y tomber. Mais surtout, rien ne devait plus en ressortir. Jamais.

Après, elle rangea les poupées et la dînette dans le carton. Ce faisant, elle surprit un mouvement du coin de l'œil. Elle se redressa. C'était le chat noir qui venait vers elle avec raideur, la queue dressée et recourbée en forme de point d'interrogation. Elle ne l'avait plus revu depuis… depuis qu'ils étaient revenus de chez l'autre mère.

Le chat sauta sur les planches qui obstruaient le puits. Puis, lentement, il lui fit un clin d'œil.

Il sauta avec souplesse dans les hautes herbes aux pieds de Coraline, puis roula sur le dos et se mit à gigoter d'un air béat.

La petite fille lui gratta le ventre en chatouillant sa fourrure si douce, et le chat ronronna de contentement. Quand il en eut assez, il se remit debout et partit vers le court de tennis, petite tache de nuit dans le soleil de midi.

Coraline rentra à la maison.

M. Bobo l'attendait dans l'allée. Il lui donna de petites tapes sur l'épaule.

« Les souris disent que tout est pour le mieux, à présent. Elles prétendent que tu es notre bienfaitrice, Caroline.

– Coraline, monsieur Bobo. Pas Caroline, *Cora*line.

– Coraline, répéta-t-il pour lui-même, d'un ton mêlé de respect et d'admiration. Très bien, Coraline. Les souris te font dire que le jour où elles seront enfin prêtes à se produire en public, tu seras leur première spectatrice. Elles joueront tralalère et tralala, elles danseront, elles feront mille tours. Voilà ce qu'elles disent.

– J'en serai ravie. Quand elles seront prêtes. »

Elle alla frapper chez les demoiselles Spink et Forcible. Mlle Spink la fit entrer et elles allèrent dans le boudoir. Coraline posa son carton de poupées par terre. Puis elle tira de sa poche le caillou percé.

« Tenez, dit-elle. Je n'en ai plus besoin. Je vous suis très reconnaissante. Je crois qu'il m'a sauvé la vie, et a sauvé la mort de plusieurs autres personnes. »

Elle serra les demoiselles Spink et Forcible dans ses bras, bien que ceux-ci aient bien du mal à faire le tour de Mlle Spink, et que Mlle Forcible sente encore l'ail cru qu'elle avait dû hacher. Puis la petite fille reprit ses poupées et s'en alla.

« Non, décidément, cette petite n'est pas comme les autres », commenta Mlle Spink. Personne ne l'avait serrée comme ça depuis qu'elle avait quitté les planches.

Ce soir-là, après avoir pris son bain et brossé ses dents, Coraline resta les yeux grands ouverts dans son lit, à fixer le plafond.

Il faisait assez doux pour dormir la fenêtre ouverte – maintenant qu'elle était débarrassée de la main. Et elle avait prié son père de laisser les rideaux entrouverts.

Ses habits neufs pour aller à l'école attendaient, soigneusement posés sur la chaise, qu'elle les mette à son réveil.

Normalement, la veille de la rentrée, Coraline était nerveuse, pleine d'appréhension. Mais maintenant, l'école ne lui faisait plus peur.

Elle se figura qu'elle entendait une jolie musique, dehors, dans la nuit ; le genre de musique qui ne pouvait venir que de trombones, trompettes et bassons miniatures, de piccolos et de tubas si petits, si délicats que seules des souris blanches pouvaient en actionner les clefs grâce à leurs minuscules doigts roses.

Coraline imagina qu'elle retournait dans son rêve, auprès des deux fillettes et du petit garçon sous le chêne de la prairie, et sourit.

Quand les premières étoiles s'allumèrent dans le ciel, Coraline se laissa enfin sombrer peu à peu dans le sommeil tandis que la douce musique de cirque jouée par les souris d'en haut se répandait dans la tiédeur de la nuit pour annoncer au monde que l'été était presque fini.

MR BOB

D’autres livres

Jennifer BELL, *Les Extraordinaires, Les Mystères de Londinor*
Jennifer BELL, *Les Extraordinaires, Le Sablier fumant*
Jennifer BELL, *Les Extraordinaires, L’Armée des spectres*
Roshani CHOKSHI, *Aru Shah et la lampe du chaos*
Fabrice COLIN, *La Malédiction d’Old Haven*
Fabrice COLIN, *Le Maître des dragons*
Ben GUTERSON, *Winterhouse Hôtel*
Rachel HAWKINS, *Hex Hall*
Rachel HAWKINS, *Hex Hall, Le Maléfice*
Rachel HAWKINS, *Hex Hall, Le Sacrifice*
Inbali ISERLES, *Foxcraft, Les Possédés*
Inbali ISERLES, *Foxcraft, Les Anciens*
Inbali ISERLES, *Foxcraft, Le Mage*
Rick RIORDAN, *Percy Jackson, Le Voleur de foudre*
Rick RIORDAN, *Percy Jackson, La Mer des monstres*
Rick RIORDAN, *Percy Jackson, Le Sort du titan*
Rick RIORDAN, *Percy Jackson, La Bataille du labyrinthe*
Rick RIORDAN, *Percy Jackson, Le Dernier olympien*
Rick RIORDAN, *Percy Jackson et les dieux grecs*
Rick RIORDAN, *Percy Jackson et les héros grecs*
Rick RIORDAN, *Héros de l’Olympe, Le Héros perdu*
Rick RIORDAN, *Héros de l’Olympe, Le Fils de Neptune*
Rick RIORDAN, *Héros de l’Olympe, La Marque d’Athéna*
Rick RIORDAN, *Héros de l’Olympe, La Maison d’Hadès*
Rick RIORDAN, *Kane Chronicles, La Pyramide rouge*
Rick RIORDAN, *Kane Chronicles, Le Trône de feu*
Rick RIORDAN, *Kane Chronicles, L’Ombre du serpent*
Rick RIORDAN, *Magnus Chase et les dieux d’Asgard, L’Épée de l’été*
Rick RIORDAN, *Magnus Chase et les dieux d’Asgard, Le Marteau de Thor*
Rick RIORDAN, *Magnus Chase et les dieux d’Asgard, Le Vaisseau des damnés*
Rick RIORDAN, *Les Travaux d’Apollon, L’Oracle caché*

Rick RIORDAN, *Les Travaux d'Apollon, La Prophétie des ténèbres*
Rick RIORDAN, *Les Travaux d'Apollon, Le Piège de feu*
Laura SEBASTIAN, *Ash Princess*
Laura SEBASTIAN, *Lady Smoke*
Jonathan STROUD, *Agence Lockwood & Co. Chasseurs de fantômes, Le manoir de Combe Carey*
Jonathan STROUD, *Agence Lockwood & Co. Chasseurs de fantômes, Le crâne qui murmure*
Jonathan STROUD, *Agence Lockwood & Co. Chasseurs de fantômes, Le garçon fantôme*
Jonathan STROUD, *Agence Lockwood & Co. Chasseurs de fantômes, L'ombre qui parlait aux morts*

Table des matières

Titre

Copyright

CHAPITRE I

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII